J'Écris dans la Littérature Française
du XIX^e et du XX^e siècle —

^{par}
Daniel Héro O'Connell.

3
!

L'ENFANT DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU XIX^e ET DU
XX^e SIÈCLE.

par

Hazel Erma McConnell.

Thèse présentée pour le Titre de
Maître des Arts.

L'UNIVERSITÉ DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE

AVRIL, 1923.

L'ENFANT DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
DU XIX^e ET DU XX^e SIÈCLE.

INTRODUCTION.

L'Histoire de l'enfant dans la littérature française et celle, d'abord, d'une émancipation d'une contrainte qui eut ses racines dans l'ignorance de la petite âme de l'enfant, et après, d'une puissance qui allait s'accroître jusqu'à ce que l'enfant fût la chose la plus importante dans la pensée du public. Il y a eu un mouvement social dans la littérature à son égard autant qu'il y a eu un mouvement féministe. Si l'enfant est l'objet, maintenant, de trop d'attention- c'est une question que l'on pourrait discuter. Mais il y a quelques siècles il n'y avait pas d'enfant dans la littérature française et même dans la vie les enfants ne furent que de petits hommes et de petites femmes. Aujourd'hui on peut suivre l'histoire de l'enfant de ce commencement jusqu'à présent quand les auteurs écrivent des livres complets racontant la vie de quelque enfant ou donnant l'étude de ses pensées intimes, de ses espoirs et de ses sentiments à des âges différents ou sous quelques conditions, et même vont jusqu'à écrire plusieurs centaines

de pages sur les incidents ordinaires dans la vie d'un petit enfant.

Il est étrange, certainement, que nous ne trouvions pas d'intérêt pour l'enfant comme un être humain digne d'être considéré dans le monde ou dans les livres jusqu'au dix-neuvième siècle. Et c'est cette façon de les comprendre au dix-neuvième siècle que nous allons étudier. D'abord il faut regarder ce que fut l'état de l'enfant dans la littérature avant cette époque.

On n'a qu'à voir les portraits des enfants du dix-septième et du dix-huitième siècle pour remarquer que leurs costumes ressemblaient exactement à ceux de leurs parents. Les fillettes portaient le même type de robe que leurs mères, le même corsage étroit, la même jupe longue jusqu'aux pieds et avaient la même taille pincée. Les garçons étaient vêtus absolument comme leurs pères. On ne peut pas se figurer ces gamins gambadant et jouant ainsi habillés, les petites filles gênées par leurs robes, les petits garçons dans des vêtements aussi pleins de dignité.

Quant à leur esprit, on attendait d'eux la même contrainte et la même gravité que de grandes personnes et on voulait qu'ils comprissent les mêmes règles de morale.

CHAPITRE PREMIER.

L'enfant au XVIIe siècle.

Les premiers livres où il est fait mention de l'enfant dans la littérature sont ceux qui traitent de leur éducation. Dans ses "Essais" Montaigne a consacré un chapitre à l'enseignement de l'enfant et les livres du 17e siècle de cette classe sont "Le Traité de l'Education des Filles" de Fénelon¹ et les "Lettres et Entretiens sur l'Education de Mme. de Maintenon et de la Princesse des Ursins"². Dans tous ces livres on ne s'intéresse pas au sujet de l'enfant comme enfant, mais plutôt à la question de l'éducation.

Le livre de Fénelon, néanmoins, marque la fin de l'époque où le monde ne pensait pas même à l'instruction des jeunes filles. C'est sa tâche de montrer qu'il faut les enseigner, non pas pour leur propre bien-être, mais

1. Fénelon- "DE l'Education des Filles", "Oeuvres de Fénelon"-Tome II. p.472. Paris, Firmin Didot Frères. 1845.

2. Mme. de Maintenon:- "Lettres et Entretiens sur l'Éducation des filles de Mme. de Maintenon et de la Princesse des Ursins" recueillis et publiés pour la première fois par M.Th. Lavalée, deuxième édition. Paris, Charpentier.(1861)

simplement parce qu'elles gouvernent le ménage, et ^{que} de leur capacité dans ce travail dépend le bonheur de la famille.

Un autre livre de Fénelon, "Télémaque" fut écrit pour le fils du grand dauphin de France dont ^{Fénelon} il fut le précepteur, pour lui donner ses conseils sur toutes les questions sociales dont l'application le rendra un souverain sage et juste. Mais, après tout, ces livres ne témoignèrent pas d'une inclination à étudier l'âme des enfants, et Fénelon considérait son petit élève moins comme un enfant à comprendre et à enseigner que comme un futur roi qui devrait se servir de ses idées sur l'économie politique et sociale. Son livre sur l'éducation des filles fut inspiré aussi par son intérêt pour un problème social.

Madame de Maintenon a établi l'école de Saint-Cyr pour l'enseignement des filles des officiers où elles furent élevées sans la rigueur de ^{la} discipline et sans les punitions sévères des couvents. Elle ne comprit pas très bien le caractère des enfants de cette classe et leur donna des idées trop au-dessus de leur état, ce qui a contribué à l'insuccès final de l'école, mais il faut dire qu'elle avait pour elles une vraie sympathie et si l'éducation qu'elle leur a donnée ne fut pas convenable, sa faute princi-

1. Fénelon: "Télémaque". Nouvelle édition, Paris, Garnier Frères, 6 Rue des Saints-Pères. in-18.

pal était d'être trop complète.

Mais est-ce la compréhension et l'amour des enfants qu'elle eut? Elle écrit dans une de ses lettres: "Ces pauvres enfants, j'aime jusqu'à leur poussière" et Brunetière a dit en parlant d'elle: "Si jamais elle a aimé quelque chose ou quelqu'un, c'est l'enfance et c'est l'enseignement."¹ Mais il est évident qu'elle s'intéressa d'abord à l'enseignement et ensuite aux enfants et que les recueils de ses lettres forment des livres plutôt sur ce sujet, car, si ce n'est pas le cas, pourquoi n'écrivait-elle quelques lettres sur ses nièces, Mlle. de Mursay et Mlle. d'Aubigny, dont elle ne parla jamais? Si elle n'écrivait que pour l'amour des enfants on ^{pourrait} peut croire qu'elles lui fourniraient de sujet.

Il ne s'agissait ^{pas} des jeunes filles elles-mêmes dans ces livres, mais toujours des élèves en masse et Mme. de Maintenon ne s'intéressait pas du tout à leur psychologie. Toutes les règles qu'elle donnait à ses institutrices ordonnaient les mêmes punitions ^{pour} chaque fille sans faire aucun effort pour distinguer entre les esprits et les sentiments différents.

Le régime était assez dur pour les petites filles.

¹. Brunetière - dans la "Revue des deux Mondes" - 1887. Vol. 1., p. 687.

et il est clair qu'il leur fallait devenir grandes aussitôt que possible parce qu'on ne fit^{pas} le moindre effort pour comprendre leur âme enfantine. Elles devaient avoir l'esprit élevé jusqu'à celui des hommes et des femmes. Voici ce que Mme. de Maintenon dit de cette discipline froide et sévère:

"Il faut entrer dans les divertissements des enfants mais il ne faut jamais s'accommoder à eux par un langage enfantin, ni par des manières puériles; on doit au contraire les élever à soi en leur parlant toujours raisonnablement; en un mot, comme^{on} ne peut être ni trop, ni trop tôt raisonnable, il faudrait accoutumer les enfants à la raison dès qu'ils peuvent entendre et parler, et d'autant plus qu'elle ne s'oppose pas aux plaisirs honnêtes qu'on doit leur permettre."¹.

Leur discipline, si elles n'arrivèrent pas à la moralité des hommes, devait subir des règles également froides et peu sympathiques et sur ce sujet elle dit:

"Il est bon de les accoutumer à ne voir jamais rien accorder à leur importunité. Il faut être implacable sur les vices, et les punir ou par la honte ou par des châti-
ments qu'il faut faire très rigoureux et le plus rarement que l'on peut."²

1. Mme. de Maintenon: "Lettres et Entretiens sur l'Education des Filles"- p.22.

2. "Lettres et Entretiens sur l'Education des Filles"-p.20.

La "La Princesse de Clèves" est un bon exemple de la maturité à laquelle les enfants arrivaient en ces temps-là. C'était le désir de sa mère de la marier jeune, et ce désir se réalisa avant qu'elle eût dix-sept ans révolus. Elle aurait pu être encore presque enfant car elle ^{avait} été élevée loin de la cour et elle ne comprenait rien du tout à l'amour. Mais quelles responsabilités elle a eues dans le monde! Elle devait supporter les intrigues d'une des cours les plus intrigantes de toutes les cours de l'Europe dans n'importe quel âge. Elle devait cacher ses amours aux yeux du monde et garder très rigoureusement ses inclinations. C'était une lutte digne des plus fortes natures des Spartiates.

En élevant leurs enfants les Français de cette époque n'avaient pas les problèmes psychologiques de nos jours. La discipline était celle de la répression et il s'agissait toujours de les ~~lever~~ ^{élever} comme il fallait sans penser jamais à leur esprit enfantin ni à l'individualité de chaque caractère. Les parents ne fréquentaient pas beaucoup la société de leurs enfants. Dans les familles des meilleurs classes les enfants étaient confiés aux nourrices, aux bonnes et aux précepteurs, ou envoyés au collège ou au couvent. Et même s'ils étaient à l'école ou dans leur famille et confiés à un gouverneur, ils leur fallait toujours se conduire d'une manière bien réglée et pleine de dignité.

1. Mme. de la Fayette: "LA Princesse de Clèves", -Paris, Librairie Ferreyrolle, in.18. 1914. (1678)

On doit se souvenir qu'on supprim^{ait} alors ses pensées intimes. On ne parlait pas de soi-même et il est probable que les parents ne parlaient jamais de leurs enfants d'une manière intime pour les mêmes raisons. Parler ainsi manquait de goût et on aurait eu l'air de se vanter de ses enfants. Madame de Sévigné eut un grand amour pour sa fille, Madame de Grignon, et lui écrivait de nombreuses lettres où elle parlait de sa grande affection, mais elle ne parlait pas d'elle aux autres d'une manière intime.¹ Elle avait dû ressentir une plus grande affection pour sa petite fille, la fille de Madame de Grignon, mais elle ne le faisait voir, que dans la considération de son bien-être.²

La littérature du dix-septième siècle refléta naturellement cette attitude et si on parla des enfants dans les livres ce fut comme de personnages mûries qui n'avaient que les années des jeunes hommes ou des jeunes filles, ou dans des traités et dans des lettres sur leur éducation dont le but principal fut de les rendre utiles comme citoyens aussitôt que possible.

1. "Lettres de Mme. de Sévigné, de sa famille et de ses amis", recueillies et annotées par H. Monnerqué. nouvelle édition, Paris, L. Hachette et Cie., 1862, 26 cm.

2. "Lettres de Mme. de Sévigné".

CHAPITRE DEUX.

L'Influence de Rousseau et de Bernardin
de Saint-Pierre.

Au commencement du dix-huitième siècle un grand changement dans la manière de parler des pensées intimes et, en conséquence, des enfants a eu lieu et ce changement est dû à Rousseau.

Rousseau a traité les enfants à deux points de vue: premièrement, il a raconté ce qu'il appela sa propre histoire dans ses "Confessions" et *deuxièmement*, il a décrit ce que doivent être un homme et une jeune fille et ce que doit être leur éducation dans "Emile".

Personne n'a ^{vait} écrit jusque là ses mémoires si intimement liés avec sa pensée ni avec son caractère, mais on a suivi la coutume de raconter toujours ce qu'on a fait de jour en jour, ses actions, ou ses voyages, tous, des choses extérieures à soi. Rousseau éprouvait un plaisir bizarre à

1. "Les Confessions" (1782) "Oeuvres complètes de J.-J. Rousseau, Paris, Alexandre Housiaux, nouvelle édition, in-26. 1852. tome 1.
2. "Emile" le même, tome 2. (1765)

parler de toutes ses inclinations, ou bonnes ou mauvaises. Il a dit au commencement des "Confessions" que, quand la trompette du jugement dernier sonnera, il parlera à Dieu ainsi: "Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise ... J'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même, Etre éternel."¹ Si ce qu'il dit n'est pas tout à fait la vérité, cette façon ^{de} ainsi parler de soi est certainement quelque-chose de nouveau dans le roman du temps.

Il a mis à la mode, aussi, le désir d'analyser son esprit et d'en faire un sujet pour un roman. En résumant son caractère d'enfant il a étudié si soigneusement ses traits qu'il pouvait dire: "J'avais les défauts de mon âge: j'étais babillard, gourmand, quelquefois menteur. J'aurais volé des fruits, des bonbons, de la mangeaille; mais jamais je n'ai pris plaisir à faire du mal, du dégât, à charger les autres, à tourmenter de pauvres animaux."²

Cette manière de parler fut une innovation dans la littérature du siècle même si elle montre l'hypocrisie de l'auteur lui-même.

Si l'on ajoute à ses révélations intimes, le manque

1. "Mes Confessions", p.1.
2. "Mes Confessions", p.4.

de contrainte dans "La Nouvelle Héloïse"¹ en parlant de l'amour et de l'influence de la Nature sur l'esprit, on peut remarquer ^{combien} ~~comme~~ les restrictions et un peu de la dignité de l'époque dernière avaient disparu, et comme il était alors possible aux écrivains de parler de n'importe quelle chose qui se passait dans leurs âmes.

En même temps Rousseau tourna les pensées de ses lecteurs vers le sujet des enfants, en décrivant tout l'enseignement d'Emile dès le berceau. Ce livre a eu une si grande influence qu'il y avait des disciples qui suivaient ses préceptes, et une foule de femmes lui ont écrit, quelques-unes pour lui dire qu'elles avaient nourri leurs enfants elles-mêmes, comme il l'avait suggéré, quelques-unes pour lui raconter d'autres enseignements qu'elles avaient pratiqués. On commença à étudier l'enseignement et l'esprit des enfants et il devint possible de parler d'eux aussi librement que Rousseau a parlé de lui-même, d'Emile et de l'amour.

L'influence directe de Rousseau apparut dans "Paul et Virginie"² et plus tard dans le "René"³ et "Atala"⁴ de Chateaubriand.

1. "La Nouvelle Héloïse" (1760) "Oeuvres complètes de J.-J. Rousseau", Paris, Heussiaux, nouvelle édition, in-26, 1852, tome 2.

2. "Paul et Virginie" (1788) nouvelle édition 1909, Paris, Garnier Frères, in-18.

3.4. "René" (1802) "Atala" (1801), "Oeuvres complètes de Chateaubriand, tome 18, Paris, Bourrat Frères. 1886.

"Paul et Virginie" a comme personnages un héros et une héroïne dont on fait connaître ^{les} leurs mères aux lecteurs avant la naissance des enfants. Suivant la croyance de Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre les mit auprès de la nature, dans un état de la vie très simple et considéra le développement de leurs caractères sous ces conditions.

Il y a un peu de psychologie élémentaire, car Saint-Pierre a tâché de suivre le cours de l'amour de Paul et de Virginie l'un pour l'autre et d'expliquer la tendresse de leurs sentiments qui était plus forte que celle de "fils et de fille, de frère et de soeur"¹ à cause du fait qu'ils avaient eu comme Mme. de la Tour l'a dit, deux mères, que chacune de leurs mères les a nourris et enseignés, et qu'ils avaient été mis dans le même bain et couchés dans le même berceau.

Le livre est, ainsi, une étude des enfants, mais c'est plutôt une thèse sur les relations humaines, et l'auteur s'intéresse plus au résultat d'une telle expérience que à Paul et Virginie. On peut dire qu'ils ne sont pas de vrais enfants, mais des êtres incomplets formés par l'esprit de l'auteur pour démontrer sa thèse.

Atala et René, bien qu'ils fussent des enfants au commencement de leurs deux affaires d'amour- car René n'avait que seize ans quand il était en France chez sa soeur,

1. "Paul et Virginie", p.19.

Amélie, et Atala avait le même âge quand elle fut aimée de Chactas- ils éprouvaient les sentiments de personnes plus mûres et Chateaubriand voulait exposer ses propres souvenirs et agissait avec une mélancolie particulière. Chateaubriand partagerait les sentiments sur la nature de Rousseau et son inclination à étaler son "moi", mais non pas ses intentions de décrire des enfants véritables.

L'école de Rousseau, ^{comme nous allons démontrer} était un petit mouvement dans la littérature, une partie de la question de l'enseignement des enfants, mais l'école qui nous donne des livres maintenant au vingtième siècle sur le sujet de l'enfance n'a pas eu ses racines directement dans les livres du dix-huitième siècle; et il est évident que, si les auteurs de nos jours n'avaient jamais lu de livres de Rousseau ni de Saint-Pierre, ils auraient écrit les mêmes livres qu'ils ont faits au dix-neuvième siècle et au vingtième siècle. L'école de Rousseau s'était accrue et s'était éteinte plus de cinquante années avant les livres de Daudet. Nous allons voir que les livres modernes qui traitent de l'enseignement ont d'autres raisons d'être et que les autobiographies ne tirent pas leur origine des "Confessions" mélancoliques de Rousseau, lui-même, ni de ceux qui l'ont suivi. Car entre Rousseau et l'école moderne il y a eu un genre de livres réactionnaires comme les comédies de Marivaux qui avaient des personnages légers et frivoles comme ses jeunes filles. C'est une autre source

qui est parvenue à la surface pour nous donner nos livres modernes.

CHAPITRE TROIS

Quelques Causes de l'intérêt pour
les Enfants au XIXe Siècle.

Jusqu'au milieu du XIXe siècle il n'y a pas un seul livre qui traitât des enfants pour eux-mêmes dans la littérature française. Chaque mention de l'enfance dans ces livres des siècles précédents fut pour démontrer un système d'enseignement ou quelque thèse et dans tous ces livres il y avait toujours un manque de psychologie. Quelles furent les influences qui nous ont donné l'enfant d'aujourd'hui dans les romans? Pour les trouver il est nécessaire de suivre le cours de tout un siècle de pensée nationale.

Pendant le dix-neuvième siècle la conscience publique en France a été en train d'apprendre son devoir envers les opprimés, les pauvres et les enfants, non pas seulement à cause de la pitié, mais aussi comme conséquence d'un grand désir de voir la société plus parfaite, de l'améliorer; et de l'améliorer au moyen d'un grand mouvement social et psychologique. Comme en Angleterre, ce mouvement commença par la pitié^{en} vers les enfants qui devaient travailler de longues heures dans les fabriques, et des lois suivirent

cherchant à régler la durée de leur travail quotidien. Les hommes de la révolution voyaient la nécessité de fonder une instruction publique et pendant le siècle une série de lois sur ce sujet ^{suivirent} Comme nous allons voir, cette question sociologique du bien-être des enfants fut poussée jusqu'à supprimer la puissance des parents sur leurs propres enfants si cette influence agissait à leur préjudice. Et c'est cette question, aussi, jointe à un grand intérêt pour la psychologie qui est la cause de l'étude de l'enfant de toutes les classes au XXe siècle pour le rendre aussi parfait que possible et pour faire de lui le citoyen le plus utile possible à la société.

La question de l'enseignement des enfants a été la raison d'une série de changements à cette époque jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle; et les agitations ^{qui} qui se suivaient ont donné à penser aux gens d'esprit et leur ont fait considérer ce dont les enfants ont besoin comme éducation, ce qu'ils devaient être les conditions parmi lesquelles l'enseignement est donné, ce que furent des conditions qui existaient et quel est l'esprit particulier des enfants qui leur rend nécessaire certains cours dans leur éducation.

Au commencement du XIXe siècle l'état de l'enseignement public était déplorable. La fréquentation des écoles n'était pas obligatoire et presque toute l'éducation était

1. voir Compayré, "Histoire de la Pédagogie", traduit en anglais par W.H. Payne, "History of Pedagogy", chap. XII. Boston, Heath & Co., 1885.

entre les mains des Jésuites qui avaient pour leur but presque unique l'enseignement du latin et de la religion. Si les enfants du peuple ~~venaient~~ à l'école publique l'instituteur qui n'était pas sous le contrôle du gouvernement était très souvent mal instruit. Compayré, dans son livre "L'Histoire de la Pédagogie" cite un résumé de l'enquête faite par Guizot en 1833 et qui trouva que l'ignorance des instituteurs^{tu} était si générale que tous ne savaient pas écrire et que beaucoup d'entre eux étaient des artisans qui enseignaient à côté de suivre leur métier. Pour ces raisons et sous l'influence de Guizot l'état a reconnu en 1833 l'enseignement primaire.

En 1850 il y eut d'autres changements résultant des agitations et l'état a repris à la religion une partie de son pouvoir autocratique.

Mais ce fut dans la seconde partie du siècle que naquit l'intérêt public pour cette question. La connaissance plus générale des sciences et l'intérêt psychologique ont provoqué un désir de refondre le système d'enseignement en conformité avec leurs préceptes. Le monde est arrivé à considérer l'éducation comme nécessaire et avantageuse, et ce mouvement du siècle prit fin en éveillant l'idée que l'éducation est un problème social et une affaire qui concerne la société et l'État.

Cette manière de penser a été la cause d'une série de livres qui traitaient des enfants dans les écoles et qui avaient pour but l'enseignement de ces idées sur l'éducation. Ce genre de littérature forma une partie de l'agitation qui précéda la loi du 28 mars, 1882, qui a rendu obligatoire l'enseignement primaire pour les enfants de six à treize ans, soit dans les écoles privées, soit dans les écoles gratuites fondées par l'état en 1881, ou soit dans la famille, et qui leur a enjoint de passer des examens destinés à prouver que l'enseignement primaire leur avait été donné.

Des livres qui ont précédé cette loi nous allons parler dans un autre chapitre, mais il faut remarquer l'influence sur la littérature de toute la considération des besoins et des penchants de l'enfant qui devaient accompagner ces réformes. Elle a été une des causes des livres sociaux qui traitaient des enfants et elle a ouvert la voie aux études psychologiques sur les écoliers.

La grande faute de l'enseignement secondaire en France a toujours été l'internat qui a une tendance à rendre serviles et douloureuses autant d'âmes sensibles. Elle existe toujours et a servi de sujet à quelques livres modernes.

. . . .

Une autre cause des études psychologiques de l'enfant dans certaines conditions et des traités sociologiques des

enfants qui subissent quelques états pénibles dans le monde était les drames sociaux d'Alexandre Dumas, fils.

Son but en écrivant fut d'attendrir la pensée publique en faveur des droits de l'enfant dans quelque état social qu'il soit né. Fils naturel, lui-même, il a mis devant le public le cas des innocents enfants naturels ou adultérins, ce qui donna une autre direction aux livres qui traitaient des enfants et au sujet de l'intérêt sociologique pour eux.

Son premier chef-d'œuvre, "La Dame aux Camélias", traite d'une courtisane, Marguerite, qui après sa vie dans le demi-monde arrive à aimer Armand Duval, un homme de bonne famille. Son amour pour lui la transforma en lui donnant encore quelque chose de pur dans sa vie, de sorte qu'elle a l'idée qu'elle est deux femmes, la première, celle qu'elle a été, la seconde, celle qu'elle est, et dont la seconde "se souvient à peine de la première". Mais elle est contrainte à décider à la fin qu'elle ne peut pas se marier avec Armand à cause de son passé et des droits de la famille. Ce dénoûment a établi l'ascendant de l'enfant dont la suprématie allait s'accroître de plus en plus dans la vie et dans les livres.

1. "La Dame aux Camélias"- A. Dumas fils, Paris, Calmann-Lévy, (1899, nouvelle édition) 19 cm.

2. "La Dame aux Camélias"- p.

Les drames d'Alexandre Dumas, fils, comme "Le Fils Naturel" et des autres, traitent de cet enfant qui non pas par sa propre faute est malheureux sans être coupable. Il peut être très doué comme Jacques Vignot, mais la société le fait souffrir, - car au temps de Dumas, il n'avait pas de parents et pas de droits civils. Alexandre Dumas a montré cette partie de la psychologie des enfants et par conséquence M. Carlos M. Noel a écrit de lui; "On peut dire qu'il a contribué mieux que personne à mettre en circulation certaines idées dans la société" de 1852 à 1885. Il a été un propagateur d'idées dans le mouvement de l'amélioration des conditions de l'enfant.

. . . .

Une autre source des livres modernes fut l'intérêt intense pour les études psychologiques du XIXe siècle que nous allons traiter plus tard dans les livres du XXe siècle. La question des écoles s'est mêlée un peu à ce sujet dans les problèmes des enfants, comme aussi, la question de la sociologie. Le courant principal de la philosophie suivait l'enseignement d'un groupe d'hommes dont Bergson était le plus important. Il tourna les idées du temps vers l'introspection et surtout vers l'étude de l'instinct. On ne considérait pas seulement l'esprit, mais la manière et l'influence

1. Carlos M.Noel; "Les Idées sociales dans le Théâtre de A. Dumas fils." Paris, Albert Messein. 1912. 25 cm. p.10.

de tous les sens. Il est très naturel qu'après avoir étudié leur esprit les hommes aient considéré les âmes de leurs enfants qui étaient en train de devenir toujours plus importants comme une partie de la société.

Toutes ces influences ont contribué ensemble au bien-être de l'enfant et, avec l'augmentation de la conscience publique, l'enfant devenait une si grande partie de l'état qu'il y avait des enquêtes sur les conditions des enfants pauvres, et des lois pour restreindre les droits même des pères sur les enfants si ces droits leur devenaient nuisibles. Voici comment M. Delzous décrit ce nouvel état:¹

"Puis dans les vingt dernières années du XIX^e siècle, tout à coup les lois s'accumulent. Des notions nouvelles se font jour: par exemple, la puissance publique intervient délibérément dans la vie de la famille et prend en mains, contre les parents incapables ou indignes, la cause de l'enfant. Les grands phénomènes moraux, économiques et sociaux du XIX^e siècle^s épuisent leurs conséquences: ils avaient fortement agi sur la cellule familiale depuis cent ans; ils devaient agir aussi sur les lois qu'elle veut toujours adaptées à sa vie courante."

¹M. Delzous, "La Famille Française", Paris, Armand Colin, p. 29. (1913) 17 cm.

CHAPITRE IV.

HUGO et DAUDET —
L'Intérêt pour les Conditions Sociales des Enfants.

Hugo et Daudet furent des premiers écrivains qui aient décrit des enfants modernes et réels et ils furent, aussi, les premiers qui aient eu pour eux un vrai amour mêlé de sympathie.

L'influence sur les lecteurs de Victor Hugo fut d'abord par le moyen de sa poésie, et malgré que ce genre de la littérature ne rentre pas dans les limites de cette thèse, il faut parler de son effet sur l'esprit du peuple et sur leur façon d'envisager les enfants.

Hugo, lui-même, aimait beaucoup les jeunes, en particulière les bébés, et il avait deux fils et une fille à lui qu'il aimait tendrement d'un amour qui était le sentiment le plus sincère de sa vie. Par conséquent il éprouva une douleur terrible quand sa fille fut noyée à Villequier en 1843, l'année même de son mariage; et ce qui augmenta le choc de cette nouvelle fut qu'il n'en était pas prévenu, mais l'a lue

dans un journal pendant un voyage. Après le premier coup il étala son âme, peut-être pour la soulager, dans ses vers et sa vraie tristesse leur a donné quelque chose de sincère et d'attendri, qui a eu une si grande influence sur ses lecteurs que Victor Hugo est resté jusqu'à maintenant pour ses admirateurs littéraires le poète des enfants. Il décrit dans ses poèmes une vie heureuse de famille et des soirées passées à jouer et à lire parmi ses enfants.

La contribution directe de Victor Hugo au roman des enfants fut Cosette dans "Les Misérables"¹. Elle était une petite fille presque abandonnée des couches les plus basses de la société, que l'auteur a peinte avec une telle vérité et avec une telle sympathie touchante qu'il rend le lecteur ou fâché contre les cruautés de sa gardienne ou attendri à la description de ses espoirs à Noël.

Daudet était un caractère très digne d'être le précurseur des écrivains qui ont contribué à ce mouvement général dans la littérature pour comprendre l'esprit des enfants, qui a fini par leur donner tous les droits des êtres humains. Daudet, lui-même, avait le cœur plein d'amour et d'une vraie

1. "Les Misérables"- II., Cosette, "Oeuvres de Victor Hugo", VI., Paris, J.Hetzel et Cie., 1881.

et noble sympathie qui a donné à ces livres le pouvoir d'éveiller chez ses lecteurs le sentiment de quelque chose de personnel entre lui-même, les personnages de l'histoire et l'auteur. Ce sentiment vient dans le principe de son amour pour l'humanité; comme a dit son fils, Léon,¹ "il a toujours suivi son penchant d'aimer son semblable, et ce petit récit de ses habitudes pourra montrer le caractère touchant et tendre de ce trait: il nous dit que quand " une cruelle maladie restreignit son existence, dans des proportions moindres d'ailleurs qu'en ne l'a affirmé, il ouvrit sa porte grande. Il accueillit toutes les misères. Il écoutait patiemment le récit de toutes les détresses. Jamais on ne l'entendait se plaindre d'avoir interrompu son travail pour soulager une douleur vraie."²

Si l'on ajoute à cette sympathie son enfance de tristesse, son caractère et ses désavantages physiques, vous pourrez voir pourquoi il avait l'âme très profonde et vaste pour étudier et traduire pour nous le livre de la vie.

Le fait qu'il n'avait jamais un corps robuste et qu'il fut si sensible devait donner une tournure pensive et triste à sa manière de voir. Il n'avait jamais dû être très actif physiquement et, par conséquent, il préférait des détails minutieux de la vie et il avait dû devenir une âme soigneuse et méthodique et il ne pouvait jamais peindre avec

1. Léon Daudet, "Alphonse Daudet" - Paris, Bibliothèque-Charpentier. 18 cm., 1928.

2. Léon Daudet, "Alphonse Daudet", -p.24.

les grands coups insoucians et libres des hommes qui travaillent vite et fortement. Il avait l'esprit philosophique qui considère et rumine. D'ailleurs il était très myope et paré que tous les myopes voient les choses de la vie de tout près, ils deviennent plus méticuleux. Ils peuvent regarder les détails qui échappent aux gens ordinaires et s'ils sont impressionnables, pleins de sympathie et très pensifs, comme Daudet le fut, il leur est très naturel de penser aux tristesses de la vie et aux infortunés du système social.

S'il avait eu une enfance plus protégée, peut-être n'aurait-il pas eu une sympathie si universelle; mais il a souffert à cause de sa faiblesse, et à cause de sa myopie, et ses années de jeunesse étaient pleines de chagrin. Et ces douleurs ajoutées à la noblesse de son esprit firent naître chez lui un grand amour pour les opprimés.

Parcequ'il était timide et impressionnable, son thème favori fut de décrire des grandes âmes du monde qui donnent toujours de leur mieux en s'élevant pleines de dignité, de vertu et de calme, au-dessus de leurs semblables, et qui sont opprimées par des gens égoïstes et superficiels, trop insouciant et trop stupides eux-mêmes pour comprendre le mal dont ils ont été cause, et même pour savoir leur crime. Risler¹ est de cette sorte d'homme et c'est un type de réalisme trop

1. Daudet, "Froment jeune et Risler aîné", Paris, Librairie E. Flammarion, 18 cm., 1874.

cruel qui doit avoir ses racines dans la vie de l'auteur lui-même pour le laisser pousser un homme jusqu'à la mort à cause de la cruauté d'une femme sans qu'elle sache exactement ce qu'elle a fait. Un auteur a dû souffrir beaucoup par ses sensibilités, il a dû éprouver les traitements durs des gens nonchalants et a dû sentir le calme de la résignation pour ne pas montrer plus de vengeance dans son livre.

Est-il surprenant, donc, que Daudet qui a tant souffert dans son enfance a décrit la vie d'un enfant jusqu'à la maturité sous des conditions adverses, qu'il a soufflé dans son âme sa propre noblesse, qu'il nous a donné une étude de l'esprit de cet enfant à chaque point de vue, pour arriver à donné à la littérature le portrait d'un enfant humain et vraisemblable et la première étude psychologique d'une âme d'enfant dans son "Jack".¹

Au commence du livre on sent le désavantage de Jack qui arrive au mois de décembre de 1858 dans une école élégante avec sa mère qui est jolie, gaie comme un oiseau, égoïste et très stupide, et qui veut toujours bavarder. Elle veut que cette école reçoive Jack comme élève. C'est un crise dans sa vie. La société, l'acceptera-t-elle ou non? Elle hésite, mais enfin, en voulant le détourner, elle décide de l'accepter sans sa mère. Mais sa mère ne peut pas renoncer à lui et ils

¹. Daudet, "Jack", Paris, Librairie E. Flammarion, 17 cm., 1865. 137^e édition.

repartent. C'est le commencement de cette descente qui va le conduire toujours plus loin du bonheur et d'une position parmi les honnêtes gens du monde et c'est cette même intervention néfaste de sa mère qui se mettra toujours en travers de ses projets et à la fin causera sa perte. Chaque fois qu'il est sur le point de s'établir dans le monde, elle l'en empêche insouciantement, soit chez les Rival, soit dans son travail, soit dans l'amour.

Et néanmoins c'était un enfant noble et plus sensible qu'un autre. "Physiquement il ressemblait à son mère avec quelque chose de plus fin, de plus distingué, et toute la transformation d'une physionomie de jolie femme à celle d'un homme intelligent. C'était le même regard, plus profond, le même front mais élargi, la même bouche resserrée par une expression plus sérieuse."¹.

Sa mère avait l'air de ne pas concentrer ses idées sur un seul sujet, mais, "chez l'enfant, au contraire, on sentait que la pensée était à demeure et même son air un peu trop réfléchi eût inquiété, s'il n'avait pas été joint à une certaine paresse d'attitude, un alanguissement de tout ce petit être, les mouvements câlins et timides du garçon élevé dans les jupons de sa mère."².

1. Daudet, "Jack", p.5.

2. Daudet, "Jack", p.5.

Et ce petit enfant sensible de huit ans allait subir les rudes épreuves d'une vie dans une école douteuse, des maladies, toutes les bassesses d'une vie d'ouvrier, toute la rigueur du sort d'un chauffeur dans un transatlantique jusqu'à ce que la mort l'eût délivré sans devenir lui-même grossier, restant encore noble jusqu'au bout.

Voici le premier portrait psychologique véritable d'un enfant qui commence en 1862 le mouvement que cette thèse va traiter.

CHAPITRE V.

Daudet et la Question des Ecoles.

Voici comment son fils, Léon Daudet, parlant de son père après sa mort a décrit son caractère:-¹.

"Or, de tous les livres grand ouverts, celui qu'il feuilleta davantage, ce fut le livre de la vie. Impressionnable comme nous le connaissons, ses années de jeunesse avait dû être pour lui un accumulat inouï de sensations, d'énervements de tout genre qu'il sut classer dans son âge mûr. Mais la maturité, et c'est là une de ses caractéristiques les plus surprenantes, ne fut pour lui ni un desséchement ni un arrêt. Il conserva intacte jusqu'au bout, élargie seulement par la souffrance, la faculté de s'émouvoir."

Dans ces paroles de son fils nous avons la clef de son livre autobiographique, "Le Petit Chose"². Parcequ'il avait feuilleté le livre de la vie il ressentit dans son âme l'état du petit écolier vers l'année 1868. Comme nous l'avons re-

1. Léon Daudet, "Alphonse Daudet", -p.21.

2. Alphonse Daudet, "Le Petit Chose", Paris, Bibliothèque-charpentier, 18^{cm}, (1868) édition de 1913.

marqué, c'était un siècle d'agitations et de changements dans le système d'enseignement. Il y avait beaucoup de traités et beaucoup d'articles de revue sur le sujet, mais Daudet avait éprouvé cette vie et a voulu en mettre les désavantages dans un roman. Il a été le premier qui a traité l'enfant lui-même avec l'esprit d'un enfant et avec ses sensations et ses pensées et non pas comme sujet à thèse sur une question de méthodes d'enseignement.

Le livre était un résultat de l'accumulation de sensations et d'énervements de sa jeunesse. Lui-même, esprit doux et timide, a subi les épreuves de la vie d'un petit pion dans un collège, trop petit et trop pathétique pour être capable de discipliner les grands rudes et forts. Cette qualité de quelque chose d'intime rend le roman très attendrissant et fait du livre, outre une langue qui nous enseigne les pensées et les mouvements de cette époque, un vrai défenseur des opprimés. Il y aura d'autres livres qui parleront des conditions des écoliers et des écolières et qui suivront les mêmes méthodes d'en écrire la vie, dont nous allons parler après avoir considéré quelques autres influences que les livres des décades suivantes devront subir. mais le livre de Daudet est le commencement.

Daudet écrit l'histoire d'un petit gosse très naturel comme un enfant d'aujourd'hui qui, au commencement du livre

joue à Robinson Crusoé dans la fabrique: "Tout à coup je vis venir de mon côté un groupe de trois ou quatre personnes qui parlaient à voix très haute et gesticulaient vivement. Juste Dieu! des hommes dans mon fle! Je n'eus que le temps de me jeter derrière un bouquet de lauriers-roses, et à plat ventre, s'il vous plaît."¹.

Il y avait quelque chose de très émouvant aussi dans la figure d'un enfant assis à la pointe extrême du navire près de l'ancre avec la cage de son perroquet posée entre ses genoux. Nous sentons une sympathie entre nous et le petit Daniel qui allait devenir d'abord l'écolier, puis un pion désolé, le petit poète qui arrive à la fin, en essayant d'étouffer ses rêves pour devenir homme, à être un membre de la maison d'Eyssette et Pierrotte, vendeurs de porcelaines et cristaux.

1. "Le Petit Chose", -p.11.

CHAPITRE VI.

Anatole France et Pierre Loti.

En face de l'agitation morale et civile à cause des enfants dont nous avons parlé, et de la position de l'enfant regardé presque comme l'espoir de la famille qu'il faut former et élever comme le sauveur de la société future, c'était la chose la plus naturelle de le traiter dans les livres de toutes sortes et à cause de l'intérêt général public, personne ne voulait se fatiguer avec les contes de son petit train de vie.

Il y avait deux écoles de ces écrivains qui ont publié des livres ayant ^{comme} pour le personnage principal un enfant. De ces écoles, l'une suivit exactement l'état des enfants pauvres ou des enfants opprimés. Ces livres avaient généralement une thèse à soutenir ou une condition morale ou sociale à exposer et leurs auteurs appartenaient au genre de Daudet dans ses "Jack" et "Le Petit Chose". Ils aimaient à étudier l'enfant comme sujet d'étude psychologique ou socio-

logique, comme nous l'avons vu, mais l'autre école partageait cette affectation de l'enfant sans aimer la psychologie et sans voir la détresse de l'humanité, et traitait cette question suivant son penchant qui était de montrer l'enfant comme un petit être heureux. De cette ^{partie} furent Anatole France et Pierre Loti qui représentent les auteurs des livres autobiographiques, et Lichtenberger et les frères Marguerite qui appartiennent à ce groupe qui décrivait simplement les enfants et qui sera discuté dans le chapitre suivant.

Depuis le commencement du mouvement romantique et même avant, il y a eu beaucoup d'écrivains qui ont écrit leurs autobiographies. Dès "Les Mémoires d'Outre Tombe" et "René" de Chateaubriand, "Volupté" de Sainte-Beuve, jusqu'à "Dominique" de Fromentin et après, on a parlé de sa vie. Mais ce n'était pas les pensées de son âge enfantin qu'on décrivait. Les auteurs voulaient mettre devant leurs lecteurs leurs douleurs et leurs désappointements à cause des problèmes de leur vie plus mûre. Ils ne s'intéressaient pas aux pensées vraiment de leurs enfances, mais même s'ils parlaient de cet âge, ils décrivait les idées plus précoces de leur adolescence et d'une adolescence qui participait des envies et de l'état maladif de l'amour romantique.

On ne trouve pas trace de cet état morbide dans les livres autobiographiques dont ceux d'Anatole France et de Pierre Loti étaient les principaux. Leurs auteurs parlent

de leurs pensées enfantines et nous donnent un tableau véritable de leur caractère comme de vrais petits bourgeois.

On a dit d'Anatole France qu'il manque d'imagination ou plutôt qu'il est si réglé par son "moi" qu'il écrit toujours ce qu'il a éprouvé dans sa vie. Il est vrai qu'il était, dès sa première enfance, très introspectif et c'est peut-être pour cette raison qu'il s'est arrêté tant de fois dans sa carrière pour écrire ses mémoires. La première fois c'était en 1885 quand il avait quarante et un ans et a écrit le "Livre de mon Ami";¹ la seconde, quand il a écrit "Pierre Nozière"² en 1899; la troisième, quand, étant vieux, à l'âge soixante-dix ans il a redonné le sujet du "Livre de mon Ami" dans "Le Petit Pierre"³ en 1914, et son dernier livre sur le sujet de son enfance fut "La Vie en Fleur"⁴ en 1920 quand il avait soixante-seize ans.

Dans son "avis à nos lecteurs" qui précède "La Vie en Fleur", Anatole France dit en parlant du "Petit Pierre" et de "La Vie en Fleur": "Ces deux tomes auxquelles on peut joindre le "Livre de Mon Ami" et "Pierre Nozière" contiennent sous des noms empruntés et avec quelques circonstances feintes, les souvenirs de mes premières années,"⁵. Il est vrai qu'il a réitéré plusieurs fois que ce sont les mémoires

1. A. France, "Livre de Mon Ami", Paris, Calmann-Lévy, 18 cm., 1885.

2. A. France, "Pierre Nozière", Paris, Calmann-Lévy, 18 cm. 1899.

3. A. France, "Le Petit Pierre", Paris, Calmann-Lévy, 18 cm. 1914.

4. A. France, "La Vie en Fleur", Paris, Calmann-Lévy, 18 cm., 1922, 103^e édition.

5. "La Vie en Fleur" - préface.

de sa vie, mais pourquoi tint-il à les écrire? Est-ce comme l'a suggéré Lucien Maury dans un article intitulé, "Deux Enfances célèbres: Anatole France et Pierre Loti,"¹ que "les innocents ~~blaisirs~~ d'une vanité rétrospective sont précieux à ceux qui ne savent plus demander au présent un surcroît d'illusion", et qu'il y est mêlé, aussi, une émouvante ambition de survivre "en conservant pour un temps à postérité les souvenirs de leur vie"? La seconde est une accusation sans fondements, mais il y a quelque vérité dans la première. Elle est peut-être la raison d'être du "Petit Pierre": Mais comment expliquer son premier livre? J'attribue ces livres d'Anatole France à son caractère toujours sensible et introspectif. "Enfant unique, comme il a dit, habitué à jouer seul et toujours enfoncé dans quelque rêverie, vivant beaucoup enfin dans le monde des songes,"² il avait la faculté de ruminer, de considérer, de raisonner trop sur les incidents de sa vie. Et c'est un hasard bien heureux pour le monde des lettres qu'un homme comme lui a pu vivre dans un âge où il était permis de parler de soi et des enfants, où la tendance même de la pensée générale était tournée vers ce but.

Voici comment Anatole France décrit dans quelles circonstances il composa le premier de ses livres:³ "Je suis au

1. Lucien Maury, "Deux Enfances Célèbres:" La Revue Politique et Littéraire- 1919, p.764.
- 2."Le Petit Pierre"- p.57.
- 3."Le Livre de Mon Ami"-p.5.

milieu du chemin de la vie ¹, à supposer ce chemin égal pour tous et menant à la vieillesse."

"Mon Dieu! je savais, il y a vingt ans, qu'il faudrait en arriver là: je le savais, mais je ne le sentais pas. Je me souciais alors du milieu du chemin de la vie comme la route de Chicago. Maintenant que j'ai gravi la côte, je retourne la tête pour embrasser d'un regard tout l'espace que j'ai traversé si vite, et le vers du poète florentin me remplit d'une telle rêverie, que je passerais volontiers la nuit devant mon feu à soulever des fantômes. Les morts sont si légers, hélas!

"Il est doux de se souvenir. Le silence de la nuit y invite."

Il sera intéressant de comparer la façon dont il parle de l'enfant dans ce livre écrit "au milieu de la vie" avec celle dont il en parle dans le "Petit Pierre" écrit quand il avait soixante-dix ans, et, alors, de considérer son dernier livre, la suite du "Petit Pierre". Il est aussi singulier de noter qu'Anatole France a écrit un livre avec sa suite quand il avait entre quarante et soixante ans et un autre avec sa suite quand il était vieux.

Les objets qui l'entouraient sont les mêmes dans chaque livre, mais l'attitude de l'auteur a subi un léger

¹. Nel mezzo del cammin di nostra vita...
(Au milieu du chemin de la vie...)

Dante.

changement. Dans le "Petit Pierre" il ne se souvient pas seulement comme dans l'autre. Dans son premier livre il nous parle des petit incidents de son enfance, tels que l'effet sur sa sensibilité de l'histoire des Enfants d'Edouard, et comment il a eu peur du chien qui aboya après lui immédiatement après, parce que sa mère lui avait parlé d'un petit chien qui avait aboyé pour avertir quand l'oncle tuait ses neveux. C'était pour lui le chien des enfants d'Edouard.

Anatole France fait le portrait d'un enfant tout naturel. Cependant il y a de petites réflexions sur son caractère parce que c'est sa méthode d'écrire. Il philosophe et tire des conclusions, mais pas autant que dans le livre de sa vieillesse. Ce livre est traité à un autre point de vue. Il décrit le petit incident et alors un précepte ou une pensée sur la vie. Par exemple, ayant environ quatre ans il demande à sa mère: "Maman, dans les magasins, est-ce celui qui vend ou celui qui achète, qui donne de l'argent?"¹ d'où sa mère conclut qu'il ne saura jamais le prix de l'argent. Il décide que sa mère avait raison et discute la valeur de l'argent opposée à celle de l'amour.

Puis il commence un chapitre "Vivre c'est désirer"² et nous raconte l'histoire d'un tambour qu'il a désiré et qu'il a reçu pour trouver enfin que la mauvaise conséquence de ce cadeau ce fut le départ de sa mère pour quelques jours

1. "Le Petit Pierre" - p.59.

2. "Le Petit Pierre" - p.62.

et il nous montre que d'acquérir ce que nous voulions ne nous donne pas toujours la joie que nous attendions. C'est le point de vue d'un vieux penseur et pas exactement une description d'un petit garçon.

Le petit Pierre nous semble un enfant très précoce, mais néanmoins c'est un enfant avec l'air de l'être. Sa précocité et aussi cette qualité aimable qu'il possède viennent du fait que le vieillard aime à se rappeler son petit "moi", il lui est cher, ce petit bonhomme qui marche dans les rues du passé: mais il y ajoute quelque chose de ses années plus mûres. Il ne peut pas se reporter exactement à l'âge de quatre ans. M. Lucien Maury a décrit sa difficulté en citant la formule que Goethe a donnée sur le sujet de "poésie et réalité". Il dit: "L'homme n'écrit jamais un récit tout à fait véridique de son enfance et de sa jeunesse; il en compose un poème; et vous entendez bien qu'il ne commet pas délibérément un faux; mais la poésie transfigure les événements, les personnages, les sentiments, accentue leur relief, leur prête un sens des proportions, des rapports que l'enfant ne soupçonna jamais..."¹.

"La Vie en Fleur" montre plus que jamais sa tendance vers la philosophie, les préceptes et les sentences; il oublie presque tous les incidents de sa jeunesse. Voici sa manière de parler dans ce livre:

1. la revue politique et Littéraire- 1919, p.765.

"Observant d'abord la différence des caractères, je m'aperçus que les passions de mes camarades étaient violentes, tandis que les miennes étaient douces et qu'il souffraient de leurs; tandis que je jouissais des miennes. Ils étaient jaloux, haineux, ambitieux. J'étais indulgent et paisible; j'ignorais l'ambition. Prenez garde que je ne m'estime pas pour cela meilleur qu'ils n'étaient. Il y a de ces passions violentes qui font les grands hommes et dont je n'avais pas l'étoffe; mais cela n'est pas en question. Je me borne à montrer par quelle voie je connus que mes passions, fort différentes de celles de la plupart des hommes me faisaient goûter une paix et une sorte de bonheur. Je fus bien plus longtemps à découvrir que ma condition, dont les inconvénients étaient fort apparents, offrait des avantages qui compensaient ces inconvénients."¹.

Mais, d'ailleurs, dans ce livre il n'était pas encore enfant.

L'enfant que décrit Anatole France n'est pas un enfant moderne, il est celui de 1844, qui était élevé quand la famille était une unité dont le père était le chef et les fils et les filles étaient simplement des enfants. C'était avant les temps modernes quand il y a un problème de leur psychologie et de leur position comme êtres sociaux. Anatole

1. "La Vie en Fleur" - P. .

France ne décrivait pas un enfant de la fin du siècle. En conséquence il n'analyse pas l'esprit du petit, ni les douleurs d'un garçon mal compris par ses parents. Les seuls penchants qu'il attribue au petit Pierre sont ceux que lui-même a toujours eus ou des comparaisons entre son petit "moi" et lui, comme "Par malheur j'avais déjà le pli du bureau,"¹ ou, "J'ai bien changé depuis lors ; je ne me refuse plus à placer des points d'interrogation à tous les endroits où c'est l'usage d'en mettre. Je serai même tenté d'en tracer de très grands au bout de tout ce que j'écris, de tout ce que je dis et de tout ce que je pense. Ma pauvre mère, si elle vivait, me dirait peut-être que maintenant j'en mets trop."²

A la fin du "Livre de Mon Ami" Anatole France a mis le "Livre de Susanne" qui peint le portrait des actions et des incidents dans la vie d'un enfant. Ce livre ressemble plus à ceux des écrivains comme les frères Margueritte et Lichtenberger. L'auteur montre son amour pour les enfants et il y a aussi cet étonnement devant l'innocence de l'enfance qui contient un doux regret. Il dit d'eux³; "Ils habitent un autre monde," et

"Ils font de frissons en frissons

La découverte de la vie."

1. "Le Livre de Mon Ami" - p.47.

2. "Le Petit Pierre" - p.37.

3. "Le Livre de Susanne"; "Le Livre de mon Ami" - p.205.

ou "Leurs yeux purs, leurs yeux grands ouverts
S'emplissent de rêves étranges."

C'est le même pathétique qu'il a fait voir dans le
"Petit Pierre" et qu'il a exprimé en parlant au petit chien,
Mitzi, qui est mort:¹.

"Oh! si ta chère petite ombre pouvait m'entendre, je
lui dirais; bientôt mes yeux aussi se fermeront pour l'éternité,
sans que j'en aie appris beaucoup plus que toi sur la vie et
la mort. Quant à ce monde inconnu que je cherchais, j'avais
bien raison, quand j'étais enfant de le croire près de moi.
Le monde inconnu nous enveloppe, c'est tout ce qui est hors
de nous. Et puisque nous ne pouvons sortir de nous-mêmes,
nous l'attendrons jamais,"

Oui, c'est avec une vraie sympathie qu'Anatole France
parle des enfants, de lui-même et de sa fille, parcequ'il y
a maints sentiments très intimes dans ses souvenirs. C'est
pour lui un grand adieu aux douceurs d'une enfance dont il
sent bien les beautés:-

"Mais le soir tombe sur les plantanes du Luxembourg,
dit-il, et le petit fantôme que j'avais évoqué se perd dans
l'ombre. Adieu, petit moi que j'ai perdu et que je regrette-
rais à jamais, si je ne te retrouvais embelli dans mon fils!"²

1. "Le Petit Pierre"- p.118.

2. "Le Livre de MonAmi"- p.167.

Pierre Loti.

Il y a bien des points communs entre Pierre Loti et Anatole France. Ils ont tous les deux écrit un livre vers le milieu de leur vie qui devait contenir leurs souvenirs et un autre dans leur vieillesse sur le même sujet: Pierre Loti, qui est né en 1850, a écrit "Le Roman d'un Enfant" en 1890 quand il avait quarante ans et "Prime Jeunesse"² quand il en avait plus de soixante-cinq. Son style est aussi celui de quelqu'un qui se souvient et il voit les petits incidents en pensant à son attitude présente et il les suit chacun avec quelques mots comme "Même après tant d'années, je ne puis penser de sang froid à mon fou rire d'alors."³

Il ressent comme Anatole France le doux regret du passé et de son enfance qui le poussa à écrire ce qu'il appelle le livre "le plus intime que j'ai jamais écrit."⁴ Il donne un caractère idéal à ces jours comme à cette promenade avec sa famille vers la fin de mai; "Quand je repense à ce moment-là, à ces près d'amourettes, à ces plantanes roses, il se mêle à mon regret une espèce d'anxiété indéfinissable, comme du reste chaque fois que je me retrouve en présence de choses qui m'ont frappé et charmé par des dessous mystérieux, avec une intensité que je ne m'explique pas."⁵

1. Pierre Loti, "Le Roman d'un Enfant", Paris, Calmann-Lévy - 18 cm. 1890.

2. Pierre Loti, "Prime Jeunesse", Paris, Calmann-Lévy - 18 cm. 191

3. "Le Roman d'un Enfant" - p.263.

4. "Le Roman d'un Enfant" - p.26.

5. "Le Roman d'un Enfant" - p.247.

Loti était, comme Anatole France, trop introspectif. Il avait la même sensibilité et était un enfant trop chétif et trop faible. D'ailleurs, il fut élevé parmi tout un monde de tantes, de grand'tantes, et de grand'mères qui le gâtaient et, seul enfant au milieu d'elles, comme il l'avait lui-même, il poussa "comme un petit arbuste trop soigné en serre, trop garanti, trop ignorant des halliers et des ronces..."¹ "Le Roman d'un Enfant" nous donne l'étude des pensées d'un enfant, il nous raconte les commencements de quelques sentiments dans sa vie, par exemple, une conception mélancolique du repos d'un dimanche et l'effet que fit un rayon de lumière qui éclairait ce jour l'escalier noir et dont il se souvenait toute sa vie. C'est le désir de Loti de nous donner la suite de ses impressions au lieu d'une histoire exacte de sa vie, et son livre est plein d'expressions comme "Et je crois que l'impression suivante fut celle-ci,"² ou "Ce jour dont je vais parler était certainement le premier où j'y venais comme petit être capable de pensée, de tristesse et de rêve,"³ Le jour fut celui où il avait vu le vieux jardin de la Limoise.

Lui, aussi, il a voulu donner un vrai tableau de son enfance et de sa jeunesse, mais ce même désir lui a fait analyser sa vie trop fine et il y a des souvenirs de ses rêveries, de petits incidents qui n'ont pas d'autre excuse, comme il a dit en parlant d'un chapitre, que "d'avoir été écrits avec un

1. "Le Roman d'un Enfant" - p.32.
2. "Le Roman d'un Enfant" - p.41.
3. "Le Roman d'un Enfant" - p.12.

grand effort de sincérité, d'être absolument vrai." Peut-être, pour cette raison exagère-t-il les tendances de son caractère d'enfant en les rapprochant de trop près de ceux de son caractère d'homme. Il est évident, cependant, qu'il décrit très bien cette espèce de caractère, celui d'un enfant sensible.

Il met ce petit enfant au milieu d'une nature riche et splendide. Il y mêle, il est vrai, beaucoup des incidents de sa vie de matelot et de voyageur et des souvenirs de la nature qu'il a vue. On sent l'histoire de Loti, écrivain, dans la façon dont il nous révèle ses impressions la première fois qu'il aperçut la mer, et aussi dans son amour de la nature et de ses grandes perspectives dans sa description du coucher du soleil dans le "Roman d'un Enfant".

Le manque d'intimité entre lui et ses parents est plus remarquable que chez Anatole France. Il parle souvent de toutes ses tantes et presque jamais de ses propres parents, surtout de son père, et c'est à son frère qu'il confia ses espoirs d'être matelot et c'était son frère qui comprenait sa faiblesse et ses besoins des sports plus convenables pour les petits garçons. Ce n'était pas qu'il n'aimât pas ses parents, et il n'y a aucun froideur entre lui et eux. Il témoigna un très grand soin de ne pas blesser le cœur de sa mère en lui parlant de ses espoirs dont il savait qu'elle

11. "Le Roman d'un Enfant" - p.25.

avait peur. Simplement il décrivait les circonstances d'un enfant du milieu du siècle avant qu'il y eût le problème moderne dont j'ai parlé. C'est cette attitude des vieux écrivains modernes qui les distingue des jeunes de la fin du siècle, qui ont été élevés après que le premier devoir de l'enfant a été l'obéissance et une certaine déférence envers son père.

CHAPITRE VII.

Lichtenberger et les frères Margueritte.

Il est intéressant de remarquer que dans ce genre de livres qui traitent des enfants heureux dont les livres autobiographiques forment une partie les enfants appartiennent aux familles bourgeoises et sont ou des enfants uniques ou élevés seuls entourés des soins de la famille.

Une dizaine d'années après les premiers livres de l'enfance d'Anatole France et de Pierre Loti parurent les livres des frères Margueritte et d'André Lichtenberger qui allaient traiter absolument des petits bourgeois ou des petites bourgeoises assez égoïstes eux-mêmes pour occuper tout un livre de leurs petits aventures. Chacun est enfant unique ou seul enfant jusqu'à environ ses six ans quand il arrive un petit frère ou une petite soeur. Ces enfants n'ont pas de grands soucis, presque pas de soucis du tout, mais ils occupent une place très importante dans le régime de la famille.

De ces livres les frères Margueritte, Paul et Victor,

ont écrit "Poum"¹ et "Zette"², qui est aussi l'ami de Poum, et Lichtenberger a écrit "Mon Petit Trott"³, et après, pour dépeindre une petite fille, il a écrit "La Petite Soeur de Trott"⁴ et "Line".⁵ Tous ces livres sont chacun un recueil des petits événements qui peuvent arriver pendant un jour ordinaire dans la vie d'un enfant quelconque. Excepté "Line" et "Mon Petit Trott", les trois autres livres commencent le jour de la naissance du petit et par une description de l'enfant et une conjecture des pensées du nouveau-né. Dans les romans sur l'enfance de Trott il y a l'histoire des parents de Trott, d'abord, l'absence de son père, le froid après son retour, les années de bonheur et son départ sur son navire français qui donne de la continuité à l'oeuvre; Mais dans les autres les contes ne se suivent pas et l'auteur les a recueillis de sources nombreuses. Le résultat nous donne l'impression qu'il a conservé toutes les anecdotes qu'il a entendues sur les enfants, tout événement qu'il a vu ^{dans la vie} des enfants, les siens comme les autres, et les a mêlés en leur attribuant à quelque petit personnage de son livre. L'enfant

1. Paul et Victor Margueritte- "Poum (Aventures d'un petit Garçon)" Paris, Plon-Nourrit et Cie., 1897, 18 cm.
2. Paul et Victor Margueritte, "Zette (Histoire d'une petite fille)" Paris, Plon-Nourrit et Cie., 1903, 18 cm.
3. André Lichtenberger, "Mon Petit Trott", Paris, Plon-Nourrit et Cie., 1898, 18 cm., 78¢
4. André Lichtenberger, "La Petite Soeur de Trott", Paris, Plon-Nourrit et Cie., 1898. 18 cm., 74¢.
5. André Lichtenberger, "Line", Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1905. 20¢. 18 cm.

a presque le même âge qu'au commencement et il n'y a pas de développement dans son caractère. Les incidents sont de la même espèce dans chaque livre: il y a les leçons avec une institutrice, généralement une Anglaise, qui arrive à la maison pour les lui donner, la naissance d'un petit frère ou d'une petite soeur, il y a des récits de quelques péchés enfantins ou des choses qui lui font peur, ou d'une dent qui remue ou des petites tristesses qu'un enfant peut causer à un autre du commencement jusqu'à la fin des livres. On peut noter ce style dans ce récit de la naissance du petit frère que Poun attend:

"Poun, stupéfait, reste immobile. Est-ce vrai?... Voilà plusieurs mois qu'on l'attend, la petite soeur. Poun a bien entendu dire, l'année dernière, qu'on l'avait nommée en Chine, mais elle n'arrivait pas. En vain Poun a fait de longues stations à l'endroit du jardin d'où l'on découvre la mer. Son coeur a battu à chacun des bateaux qu'il apercevait, fumée lointaine, d'abord, sur le ciel bleu, puis navire jouet dont on distingue peu à peu les mâts fins, les minuscules cheminées. Mais chaque fois le navire grandissait, grandissait, et voiles déployées, il entra dans le port sans apporter de petite soeur. C'était désespérant à la fin! Poun avait renoncé à l'espoir de voir venir par mer la petite soeur promise."¹

1. "Poun" - p.53.

Enfin l'enfant est arrivé, mais c'est un petit frère et Poum va le visiter:

"Poum le cherche. Ah! il y a un berceau de l'autre côté du lit: Poum le reconnaît ce berceau, c'est le sien! On le spolie déjà. Pas de boîte...on a dû l'enlever... M. Rupert écarte avec précaution le rideau léger. Poum aperçoit, dans la blancheur des draps, un paquet rougeaud. C'est cela, le petit frère? Mon Dieu! qu'il est vilain!...

"Un autre Poum? Ah? non, vraiment. Et Poum, rasséréné, considère en silence, avec un peu d'orgueil et de pitié, cette chair endormie, ce petit tas vivant et mystérieux."

Ces livres montrent de l'amour pour les enfants et de l'intérêt pour leurs petites affaires. Chaque lecteur en faisant appel à ses souvenirs, pourrait se rappeler de pareils événements dans sa propre vie. Les auteurs ont bien observé les enfants, mais ils traitent des actions de l'enfant, des péripéties dans sa vie, plutôt que de sa psychologie, et l'enfant est considéré du point de vue d'un homme qui s'amuse de lui et non pas de celui qui veut pénétrer son esprit. Car il y a des auteurs qui décrivent la vie des enfants en cherchant d'expliquer leurs pensées et leurs actions, mais chez les frères Margueritte et chez Lichtenberger on n'explique rien, mais ^{on} raconte simplement ces anecdotes choisies. Ces

1. Les frères Margueritte, "Poum" - p.64.

livres témoignent à quel point l'intérêt pour les enfants est arrivé et marquent l'apogée de cet intérêt.

Il est étonnant que les auteurs aient pu écrire autant de livres selon le même plan et que le public ait^{pu} en vouloir. Mais il est possible qu'ils aient épuisé cette source parce que d'autres livres répéteront les mêmes choses et on peut se fatiguer des mêmes récits dans un volume qui n'a pas d'action ni de suite et de cette atmosphère de bien-être où la famille est toujours riche, où l'enfant a une foule de domestiques qui pourraient s'amuser de lui et où il n'y a pas de problème ni de difficulté à résoudre. Ces romans sont trop faibles pour rester longtemps comme oeuvres d'art.

CHAPITRE VIII.

La Jeune Fille dans la Littérature
du siècle.

Il y avait toujours des livres dans la littérature française qui traitaient des jeunes filles depuis ceux du 17^e siècle qui concernaient seulement leur éducation. Mais jusqu'à aujourd'hui les années de leur jeunesse étaient très courtes. Celles du 17^e siècle, comme nous avons vu, on les mariait quand elles n'avaient que l'âge presque des enfants. Les demoiselles du 18^e siècle avaient généralement environ seize ans dans les romans, mais elles étaient d'un type léger et spirituel et avaient tant d'esprit qu'elles avaient l'air très précoce. Telles étaient les jeunes filles de Mari-vaux. Elles manquaient toujours d'un certain sérieux et n'étaient pas de vrais caractères complets. De même les jeunes filles du dix-neuvième siècle subissant l'influence du romantisme n'étaient pas réelles. L'Atala de Chateaubriand et Graziella² de Lamartine furent comme les autres

1. "Atala", (1801) "Oeuvres complètes de Chateaubriand, tome 18, Paris, Pournat Frères. 1886.

2. "Graziella", Lamartine, Paris, Hachette et Cie., 18 cm., (1913)

personnages nés dans les imaginations des auteurs imprégnés des idées mélancoliques et introspectives. Elles furent simplement des fantaisies et ne reflétèrent que le malaise de l'écrivain. Elles avaient de son caractère et de son mal du siècle.

Ce fut vers la fin du dix-neuvième siècle que la jeune fille a pris sa propre personnalité et^{qu'} on a commencé à l'étudier. Elle avait pris une importance dans le monde qui l'avait rendue plus digne d'une considération sérieuse dans les romans. Une des causes de ce nouveau rang fut le changement dans son éducation; l'autre, le mouvement général féministe. Dans les études qui la concernaient jusqu'à la fin du 19^e siècle il n'y avait pas d'autres sujets pour développer son esprit que des sujets superficiels, et puisqu'il lui fallait rester dans la maison où elle n'avait pas d'importance, si on ne l'envoyait pas dans un couvent pour recevoir une éducation peu pratique, elle ne montrait pas généralement la même force d'intelligence que son frère. Mais à cette époque, la fin du 19^e siècle, on commença à enseigner à la jeune fille presque les mêmes sujets qu'à son frère, et à cette époque l'éducation devint obligatoire, ce qui lui donna l'occasion de savoir autant que les jeunes hommes et de développer son esprit en dehors des choses qui appartenaient

1. L'éducation devint obligatoire en 1881.

au ménage.

En même temps le mouvement féminin se dessina et rendit la position de la jeune fille non seulement plus importante aux yeux du monde, mais présenta la question de ses pensées et de sa psychologie. Il y avait un grand changement dans l'état de la jeune fille: l'autorité de son père se relâcha graduellement et elle devint de plus en plus indépendante jusqu'à ce qu'elle pût avoir une carrière comme son frère.

Cette agitation féminine est ce qui a inspiré Marcel Prévost et il l'a prise pour sujet de son roman "Vierges Fortes".¹ L'importance de l'esprit de la jeune fille moderne troublé par les idées diverses de cette révolte l'amena à écrire les "Lettres à Françoise"² qui la conseillèrent sur les choses qu'il lui fallait savoir pour aller dans la société au commencement du vingtième siècle après être sortie de son couvent. À cause de cette agitation, aussi, les jeunes filles plus averties commencèrent à paraître dans les romans comme celle de "Rose et Ninette" de Daudet.³

Les livres qui traitaient de la jeune fille elle-même étaient presque tous écrits par des femmes. Il semblait que celles-ci sentant cette inquiétude, furent poussées à l'ex-

1. "Vierges Fortes (tome 1, Frédérique; tome 2, Léa)" Marcel Prévost, in-12., Paris, Alphonse Lemerre, 1900.

2. Marcel Prévost, "Lettres à Françoise", Paris, Alphonse Lemerre, in-8o, 1919.

3. Alphonse Daudet, "Rose et Ninette", Paris, Bibliothèque-Charpentier, 18cm., 1892.

primer dans ces livres, et peut-être par son importance idéalisait-elles le caractère de la jeune fille en lui donnant une force d'âme et une volonté tout au-delà de son âge. On lui peint un tempérament si compliqué et des idées si mûries sur le sujet de l'amour qu'on se demande toujours, comme a dit Jules Bertaut, "Où cesse l'enfant ? et où commence la jeune fille?" et on peut ajouter "où cesse la jeune fille ? et où commence la femme?"

Les livres les plus importants de ce genre sont "Mon Oncle et mon Curé",² "Jeune Fille"³ et l'"Histoire de Janine"⁴ qui parut plus tard. Dans tous les trois et, plus particulièrement, dans les deux premiers, l'héroïne avait une jeunesse très courte. Reine⁵ et Juliette⁵, n'ayant que dix-sept ans et étant élevées dans l'ignorance de la vie, prises quelquefois de l'abandon et de cette légèreté d'esprit des petits enfants, et quelquefois se demandant ce que c'est que la vie et l'amour, aiment soudainement et avec intensité et, parcequ'elles les hommes qu'elles aiment^{en} préfèrent une autre, elle deviennent des femmes mûries et fortes.

1. Jules Bertaut, "La Jeune Fille dans la Littérature Française," Paris, Louis Michaud, 18 cm.

2. Jean de la Brète (Mlle. A. Charbonnel), "Mon Oncle et mon Curé", Paris, Nelson, 15,5 cm., 1889.

2. Gérard d'Houville (Mme. de Régnier), "Jeune Fille", Paris, Arthème Fayard et Cie, 18 cm., 1875. (1916)

4. Angel Elory, "L'Histoire de Janine", Paris, Renaissance du Livre, 18 cm.

5. Reine- l'héroïne de "Mon Oncle et mon Curé".

6. Juliette- l'héroïne de "Jeune Fille".

"Mon Oncle et mon Curé" est le produit de la vie de son auteur, Jean de la Brète (Mlle. de Charbonnel), une jeune fille de la Normandie qui était triste et en deuil,^{qui,} comme nous a dit Madame Félix-Faure Goyau dans l'introduction de ce livre, demeurait dans l'atmosphère recueillie d'une maison provinciale. Elle y mit ses pensées et ses rêves de jeune fille solitaire, ce qui donna au caractère de la petite Reine sa vérité.

Elle montre un courage indomptable sous l'oppression de sa tante qui était une femme sévère et cruelle, et de sa complice, la cuisinière. Son seul ami fut le curé qui lui enseignait l'histoire, la géographie, l'arithmétique et la grammaire. Elle n'avait pas lu de romans et sa seule connaissance de l'amour ne lui vint que des suggestions qu'elle a^{vait} tirées du curé, tout embarrassé, que c'est un danger mystérieux et non pas désirable. Mais ces conseils du curé ne pouvaient pas la détourner de rêver et de transformer en héros les personnages de ses livres historiques à la grande confusion de son précepteur, pas plus que ses discours sur la vanité ne l'empêchaient de se trouver jolie malgré sa petite taille, et de lui demander la confirmation de cette idée.

Mais elle ne fut ^{pas} longtemps à savoir la vie après être partie pour demeurer chez son oncle M. de Pavol, et le

comble de sa tristesse arriva quand elle retourna chez le curé pour lui dire que "la vie est une loque, mon curé, une misérable loque." Elle aima de toute son âme impétueuse le premier homme qu'elle avait vu et il était épris de sa cousine, Junon. Mais cette douleur ne pouvait pas l'accabler et elle le lui laissa avec un vrai courage et ~~avec~~ une abnégation héroïque. Et quand Junon s'est mariée à un autre et que Paul est parti pour revenir après quelques mois elle l'épousa avec une dignité calme et fière.

"Jeune Fille" a pour héroïne une personne du même caractère indomptable et noble. Le matin où elle avait dix-sept ans, elle s'éveilla au lever du soleil et échappa à sa belle petite maman, très jeune, veuve pendant toute la vie de Juliette et toujours plus enfantine que sa fille. Juliette ressentit un grand désir de se montrer indépendante et libre maintenant qu'elle n'était plus enfant. Elle rencontra innocemment un jeune homme à qui elle allait être présentée plus tard et qui allait faire après des déclarations d'amour qu'elle rendrait de tout son cœur.

Les épisodes qui la rendirent femme suivirent rapidement. D'abord, il lui fallait éprouver une grande tristesse et connaître la vie quand sa chère petite amie, Janine, mourut subitement. Elle sentit son enfance s'écouler la nuit où elle veilla la morte et elle s'est adressée à elle: "Janine, mon

1. "Mon Oncle et mon Curé" - p.227.

enfant" d'un ton presque maternel. Après cette douleur et la responsabilité qu'elle a soutenue dans la maison en deuil elle retourna chez sa mère à Paris pour apprendre à la fin que celui avec qui elle avait été secrètement fiancée aimait sa mère. Sa mère avait toujours été une enfant qu'il fallait protéger et Juliette est devenue la mère de sa mère en abandonnant le jeune homme à celle qui ne soupçonnait rien.

Gérard d'Houville qui cache le nom de Mme. de Régnier, fille de Herédia, a mis dans l'esprit de Juliette beaucoup de son âme sensible qui pouvait analyser le cœur d'une jeune fille dont elle a peint toute la beauté. Où Jean de la Brète a découvert la tristesse et l'envie de la jeunesse solitaire, Mme. de Régnier traite les mêmes désirs en se souvenant de son propre passé, ce qui donne à son héroïne plus de pathétique en même temps qu'un caractère aussi fort que celui d'une femme.

Au commencement du roman Juliette est une jeune fille insouciant et gaie presque encore enfant. Elle a la même naïveté que Reine et elle s'intéresse aussi à l'amour et se demande si elle est belle. Elle se dit:² "Jolie...Ah! quel mot doux, brillant, pimpant, soyeux! Jolie? j'aimerais tout l'être."

Elle avait envie de s'adresser au vieillard qui l'avait

1. "Jeune Fille"- p.207.

2. "Jeune Fille"- p.11.

suivie presque les mêmes mots que Reine au bon curé:

"Alors? vrai? vous me trouvez jolie? quelle chance mon vieux papa!"

Cependant elle se reprit:

"Mais il faut toujours réprimer les élans de son naturel expansif et de sa damnable fantaisie."¹

Elle croit aussi que la vie est un peu plus sérieuse qu'elle ne l'a trouvée jusqu'à présent et elle commence à ressentir de doux désirs qu'elle ne comprend pas et que Mme. de Régnier décrit en lui faisant dire le soir au clair de lune quand il y avait du monde chez elle et chez sa mère:²

"Mais l'air se fait plus gras; l'on part, et je sens que j'attendais quelque chose ou quelqu'un qui n'est pas venu. Pourquoi?"

Mais elle a la franchise et la vivacité devant la vie des demoiselles modernes dont les idées ne peuvent pas être supprimés. Voici comment elle parle de son attitude le jour de ses dix-sept ans:³

"Maintenant, je suis grande, hélas! 'bientôt vieille! et je sais qu'avoir des enfants c'est bien ennuyeux, ça fait très mal, ça vous rend laide pendant quelques mois. Toutes choses qu'on aurait bien dû me cacher encore plus longtemps,

1. "Jeune Fille" - p.11.
2. "Jeune Fille" - p.105.
3. "Jeune Fille" - p.8.

car j'aimais beaucoup l'idée que j'étais née dans une rose et que ma bonne habitait un chou."

Cette manière de parler représente quelque chose de nouveau dans la littérature à cause de son manque de pudeur et aussi à cause de la présentation des pensées confuses d'une très jeune fille.

L'auteur dépeint et analyse cet aspect de la pensée de l'adolescente, mais quand Juliette parle de ses sentiments en matière d'amour, bienqu'il y ait de la vérité, le lecteur sent qu'il s'y mêle quelque chose de la douce tristesse et du savoir intime d'une femme mûrie qui aime à les exprimer.

Juliette, après avoir fait une promenade avec quatre de ses jeunes amies où elles s'étaient toutes demandé ce que c'est que l'amour, se dit: 1

"...maintenant que l'air pur n'emporte plus nos folles paroles, nous abandonnons tacitement ce sujet qui nous intéresse si fort. Mais je n'ai pas dit tout ce que je pense. Je crois que nous connaissons d'instinct presque tout l'amour. Je crois que le silence autour des jeunes filles, gardé sur l'amour, est nécessaire et beau, car ainsi, comme une fleur cachée, ce sentiment de l'amour grandit lentement jusqu'au jour où il sera prêt à vivre, à éclater comme ces corolles mystérieuses qui ne s'épanouissent que tous les vingt ans.

1. "Jeune Fille"- p.94.

Les paroles le détruiraient. Car, déjà, toutes petites, nous avons notre vie d'amour¹.

Et elle fait voir l'idéalisme naïf de la jeune fille quand elle a appris l'histoire des tristes amours d'Angélique:

"Cette folie d'Angélique me fait songer que l'amour est chose bien mystérieuse et si, dans cette vie présente, nous ne rencontrons jamais l'homme que nous devons aimer, que nous sommes faites pour aimer, qu'advient-il de nous? Devons-nous aller d'espoir en espoir, d'erreur en erreur, de tristesse en tristesse?"

. . .
"J'ai dit à Janine:

"Je voudrais n'avoir dans ma vie qu'un seul sentiment, qu'un seul amour et qui sans fin, se renouvellerait et renaitrait de lui-même comme un très vieux rosier qui porte toujours de jeunes roses."

Que ce fût ce sujet de l'âme de jeune fille qui intéressait les auteurs de ces deux livres est bien démontré par le fait que les deux hommes que Reine et Juliette aimaient étaient des caractères très faibles. Ils ne valent ni l'un ni l'autre l'amour de l'héroïne. Ils ont été chacun infidèles à leur premier amour bien qu'il fussent assez hommes du monde pour savoir de quoi il était question. Cette action n'est pas

1. "Jeune Fille" - p. 107.

expliquée dans les romans et leurs auteurs n'ont essayé d'analyser ni leurs pensées ni leurs caractères masculins. Ils ont tous les deux les moyens de montrer les coeurs dignes et nobles des jeunes filles.

Une livre moderne qui a pour ~~son~~ héroïne une jeune fille est "L'Histoire de Janine" d'Angel Flory¹ où le caractère d'une jeune fille est très bien peint. C'est une vraie description de ses premiers rêves d'amour, mais à cause de son ignorance, elle s'est mariée très jeune à un homme qu'elle ne pouvait vraiment aimer, et presque tout le roman traite de sa vie de femme mariée qui rencontre trop tard l'homme qu'elle avait admiré étant enfant et qu'elle aurait pu aimer. Le livre n'ajoute rien de nouveau au caractère de la jeune fille qui a été décrit à la fin du dix-neuvième siècle.

Avant ces livres il y en avait un autre, "Miss Rovel"² qui traite de la jeune fille anglaise. Il est intéressant de voir ce qu'on peut penser d'une jeune demoiselle surtout d'une jeune étrangère.

C'était une enfant terrible, une vraie "tom-boy" anglaise; qui volait des pêches à son voisin pour les jeter aux passants; qui se promenait à cheval dans les jardins des autres, qui, ayant encore dix-sept ans, est enfermée dans une armoire par sa mère et qui hurla pour se faire entendre jus-

1. Angel Flory, "L'Histoire de Janine", Paris, Renaissance du Livre, 18 cm.,

2. "Miss Rovel"- Victor Cherbuliez, Paris, Nelson, 16cm., 1875.

qu^e sur la route devant sa maison^s et qui parlait à un étranger dans un bois sans la moindre timidité. C'est un mélange qui ne pourrait être conçu que dans un esprit masculin. L'auteur y met sans discernement les caractéristiques d'une jeune fille beaucoup plus jeune et même plus mal élevée. Reine, Juliette et Janine n'étaient^{pas} plus âgées qu'elle, mais elles étaient beaucoup plus mûres.

Naturellement, elle devrait avoir ce manque de tenue et de réserve des jeunes Anglaises mises en contraste avec les jeunes Françaises, et elle pourrait montrer, aussi, un manque de finesse dans ses coquetteries, mais non pas jusqu'au point où, après avoir fait semblant de se noyer pour savoir si un homme maussade l'aime et après qu'il a plongé dans l'eau avec une mine effarée, elle s'écria: "Quel plongeur et quel nageur! en allongeant son bec d'oiseau."

Et après, voici ses explications:

"Excusez-moi, monsieur, lui dit-elle rouge d'émotion. J'étais curieuse de savoir quelle figure vous feriez, s'il vous arrivait de me croire morte."

Le livre n'est pas écrit pour montrer le caractère d'une jeune fille. C'est simplement une petite aventure et il n'y a pas de psychologie.

Un autre roman traitant d'une jeune fille, ce fut "Marie-claire", peut-être mieux connu que les autres, et

1. "Miss Rovel" - p. 94.

comme tous les romans qui décrivaient de véritables jeunes filles, ce livre fut écrit par une femme¹. Mais puisque cette histoire a subi d'autres influences, nous allons en parler dans un autre chapitre.

1. Marguerite Andoux- "Marie-Claire", Paris, Bibliothèque-Charpentier, (trente cinquième mille, 1911)

CHAPITRE IX.

Un Nouvel Intérêt Social pour les
Enfants.

Après la grande élévation des sentiments et des ar-
leurs personnels, conséquence du culte de Rousseau et de son
Idéalisation de l'enfant, il arriva vers le milieu du 19e
siècle un intérêt pour la psychologie. Il y avait l'influence
générale de Bergson et sa glorification de l'instinct, de la
sensibilité et des intuitions. On aimait analyser ses propres
expériences et leur résultat sur l'âme. Naturellement ce
désir de s'étudier, ajouté à l'intérêt pour l'enfant, tourna
les idées du siècle vers la psychologie de celui-ci.

Cette nouvelle vague de ferveur s'épanouit vers 1885
dans une grande étude de l'enfant lui-même; et l'influence des
philosophes comme Bergson était encore remarquée plus tard
pendant le vingtième siècle dans tout un genre de romans
qui traitaient de l'adolescence en analysant très finement
les instincts et les envies de cet âge.

Cette considération du bien-être de l'enfant fut
cause de la plupart des agitations pour des réformes dans

L'état de l'enfant et de beaucoup de changements. Cet intérêt se dirigea vers la puissance des parents sur les enfants, le droit des pères, la question de l'internat dans les écoles secondaires, les conditions sociales des familles pauvres. On commença à penser à l'enfant comme l'espoir de la race roumaine, sur lequel tout effort de la réforme doit être commencé pour que les générations suivantes en puissent bénéficier. Il s'agissait à la fin d'un problème social basé sur la psychologie.

La question de la puissance paternelle et de l'influence des parents sur l'enfant était plus importante naturellement chez les pauvres et chez les ouvriers, car c'était dans ces classes que l'enfant pouvait être abandonné, négligé, battu et même poussé vers le crime. Mais la puissance du père était relâchée dans toutes les classes. Il y avait eu un âge où un homme jusqu'à trente ans ne pouvait pas se marier sans le consentement de son père ou dans des cas spéciaux sans des actes respectueux. La famille était un groupe social dont le père était le chef; il y avait même une puissance de l'aïeul paternel sur la famille, sans puissance de l'aïeul maternel. Mais une certaine pitié et un souci social dirigèrent les agitations vers les pauvres; et il y eut une suite de lois qui étaient des atteintes de plus en plus profondes à l'autorité de ces parents. La loi de 1939 permit que les

enfants puissent être arrachés à leurs ascendants qui par de mauvais traits de caractère, ou par une ivrognerie habituelle, ou par une grande inconduite compromettaient soit la santé, soit la moralité de leurs enfants. Une autre loi en 1898 décida que, si les parents étaient incapables d'élever leurs enfants et les négligeaient en les laissant commettre des crimes comme conséquence, le juge avait le pouvoir de les confier à l'Assistance publique, ou à une personne, ou à une société charitable.

Jules Vallès¹ exposa ces conditions dans une famille, les Vingtras. où les parents étaient brutaux envers leur fils. Le père, issu de paysans, était devenu professeur dans un lycée, et avait épousé une paysanne sans raffinement; tous les deux avaient une certaine grossièreté, surtout la mère. Ni l'un ni l'autre ne comprenaient du tout l'âme sensible de leur enfant qui semblait ressentir un amour de la nature, et des choses plus fines.

Les premiers souvenirs de l'enfant furent d'avoir été battu par sa mère, ce à quoi^{il} arriva graduellement à s'accoutumer, mais sans perdre sa sensibilité et une certaine droiture de caractère. Mais lorsqu'il allait à l'école où son père était opprimé par les supérieurs, taquiné et méprisé par ses élèves, Jacques commença à avoir honte pour lui. Et

¹. Jules Vallès- "L'Enfant", Paris, Bibliothèque- Charpentier. 18cm., 1885. (édition de 1921)

quelques années plus tard quand son père le laissa maltraiter par un des professeurs, il remarqua que son père n'était pas comme d'autres et observa "qu'il pense avec raison que quelques coups de plus ou de moins ne feront pas grand'chose sur ma caboche" et il ajouta " Non, mais, il font marque dans mon coeur." Il constata qu'il a eu un mouvement de colère contre son père. Ce fut le commencement d'une colère qui devint de plus en plus forte jusqu'^{jour où,} au, étant jeune homme, il se battit avec son père, un crime qui aurait pu le faire jeter en prison.

Ce roman dénonce sévèrement cette puissance qui pouvait faire tant souffrir les enfants, et même les tuer. Il cite l'histoire de la petite Louissette, enfant de dix ans qui est rentrée dans le même bâtiment qu'habitaient les Vintras pour demeurer chez sa famille dont elle a été séparée jusqu'alors et qui mourut de la brutalité de son père. L'auteur blâme avec amertume le coupable: "Et on ne l'a pas guillotiné, ce père-là! on ne lui a pas appliqué la peine du talion à cet assassin de son enfant, on ne l'a pas supplicié ce lâche, on ne l'a pas enterré vivant à côté de la petite morte!"

De son propre cas Jacques dit:3

1. Jules Vallès- "L'Enfant", p.168.
2. Jules Vallès- "L'Enfant", p.281.
3. Jules Vallès- "L'ENfant", p.169.

"Mon père peut me faire pleurer et saigner pendant toute ma jeunesse: je lui dois l'obéissance et le respect.

"Les règles de la vie de famille lui donnent droit de vie et de mort sur moi."

Enfin se sentant jeune homme et fort, tous les liens d'affection rompus entre lui et sa famille, il annonce le ^{pour} lieu auquel il va travailler:

"Eh bien! je ferai mon temps ici, et j'irai à Paris après, et quand je serai là, je ne cacherai pas que j'ai été en prison, je le crierai! Je défendrai le DROIT DE L'ENFANT, comme d'autres les DROITS DE L'HOMME.

"Je demanderai si les pères ont liberté de vie et de mort sur le corps et l'âme de leur fils; si M. Vingtras a le droit de me martyriser parce que j'ai eu peur d'un métier de misère, et si M..Bergougnard peut encore crever la poitrine d'une Louissette."

La manière d'envisager et de traiter ce sujet n'est pas celle des livres du XXe siècle. Il n'y a pas cette méthode d'étaler les sentiments de l'enfant tourmenté, ni de montrer les douleurs et les pensées qui suivaient chaque torture. En dépit de la tristesse du sujet et de la cruauté avec laquelle le petit Jacques était élevé l'auteur nous donne plus souvent le récit des incidents extérieurs sans

. Jules Vallès- "L'Engant", p.388.

aire plus que de suggérer les sentiments qui les suivirent. Il parle de la vie de l'enfant, des parents à la campagne, et ses amis, des aventures qui lui sont arrivées chez lui et à l'école, et tous ces incidents dépeignent au lecteur l'état de son âme. Ce n'est pas encore l'époque de l'analyse psychologique des écrivains comme Jules Renard et Gilbert de Voisins.

CHAPITRE X.

Les Ecoles- une Question Sociale.

Les romans qui ont montré les défauts du système de l'éducation secondaire sont plus modernes que "L'ENfant" dont quelques-uns les plus importants sont "L'Ame d'un Enfant",¹ "L'Inquiète Adolescence"² et "Marie-Claire"³ qui ont paru pendant les années de 1898 à 1920. Dans ces livres on peut suivre un développement de la psychologie et un intérêt de plus en plus fort pour les instincts malmenés et pour les sensibilités blessées. Ces romans sont autobiographiques et cette analyse intime est très systématique quand on la compare avec l'intérêt pour l'âme et pour les sentiments d'il y a une cinquantaine d'années.

Une autre influence sur ce genre, comme nous l'avons fait remarquer dans le dernier chapitre, est l'intérêt général

1. "L'Ame d'un Enfant"- Jean Aicard, Paris, Ernest Flammarion, (nouvelle édition) 18 cm., 1898.
2. "L'Inquiète Adolescence"- Louis Chardourne, Paris, Albin Michel, 18cm., 1920.
3. "Marie-Claire"- Marguerite Ahdoux, Paris, Bibliothèque-Charpentier (1911- trente cinquième mille)

pour la sociologie qui a poussé beaucoup de gens à écrire et qui a été cause de cette observation d'Aicard: "C'est un retard immense dans le progrès général de la marche humaine que cette insouciance à former les âmes des petits" et il cite de Spenser "Si nous nous emparions vraiment de l'âme des petits nous transformerions le monde."

On exprime souvent dans ces livres que l'enfant a un grand désir d'aimer et de se sentir aimé, qu'il a besoin des sympathies et des tendresses humaines pour s'épanouir et pour devenir un homme heureux et naturel. Pour cette raison il lui faut grandir auprès du foyer paternel au sein de sa famille, il faut que toutes les facultés de son âme se développent dans une atmosphère propice pour que son caractère ne devienne ni chétif ni flétri. Et l'intérêt social pour les problèmes de l'époque exige qu'il éprouve toutes les influences qui le rendront le meilleur homme et le citoyen le plus capable possible. C'est pour cette cause autant que par pitié que la plupart des auteurs attaquent le système de l'internat où le petit garçon doit demeurer dans l'école sans beaucoup sortir et sans visiter sa famille sauf pendant les grandes vacances. Il y a des auteurs aussi qui ont éprouvé ces conditions de l'école et qui écrivent l'amertume de leurs coeurs.

1. Aicard- "L'Âme d'un Enfant" - p.31.

Anatole France qui composa des romans d'une enfance entourée de soins et heureuse dit de ce système:¹

"Si j'avais été pensionnaire dans un lycée, le souvenir de mes études me serait cruel et je le chasserais. Mais mes parents ne me mirent point à ce baignoire. J'étais externe dans un vieux collège un peu monacal et caché; je voyais chaque jour la rue et la maison et n'étais point retranché; comme les pensionnaires, de la vie publique et de la vie privée. Aussi, mes sentiments n'étaient point d'un esclave; ils se développaient avec cette douceur et cette force que la liberté donne à tout ce qui croît en elle. Il n'y avait pas de haine. La curiosité y était bonne et c'est pour aimer que je voulais connaître."

Ce contraste avec la vie d'interno de la plume d'un homme qui a regardé cette façon de vivre seulement du dehors et qui n'est pas influencé par de l'amertume, fait remarquer au monde ce dont l'interno manque pour l'écolier sensible ou pour l'adolescent.

Mêlé à cette accusation du système il y a un sentiment que les parents sont coupables et qu'ils veulent éviter leurs responsabilités en se débarrassant de leurs enfants. Ernest Renan a exprimé cette idée:²

" Les parents n'avaient qu'un seul désir: trouver

1. Anatole France- "Le Livre de mon Ami"- p.136.

2. Ernest Renan- cité par Aicard, "L'Âme d'un Enfant"- p.2.

une bonne maison à laquelle il pussent confier leurs enfants en toute sûreté de conscience, afin de n'avoir plus à y penser. Eh bien, cela est très immoral."

Aicard a fait un recueil de citations de Victor de Laprade qui donne un bon résumé des questions dont il s'agit:¹

"Les droits de la société, si elle en a, ne viennent qu'après les droits de l'enfant."

"L'enfance a un droit d'exiger une tendresse de père de la part de tous ceux qui ont la protection de s'occuper d'elle."

"La première faculté qu'il faut cultiver chez les enfants, c'est la faculté d'aimer."

Les auteurs de "L'Ame d'un Enfant" et de "l'Inquiète Adolescence" parlent tous les deux de la répression de chaque faculté de l'âme qui ne peut pas se développer naturellement à l'école et du résultat sérieux du manque d'indépendance. Chaque enfant dans ces livres est très sensible. Aicard montre cette caractéristique en faisant dire au petit Martel:²

"Toute la nature était pour moi une grande personne que je sentais bienveillante tant que brillait la grande lumière. Je me rappelle fort bien avoir entourer de mes bras, très tendrement, le tronc rugueux des jeunes amandiers en fleur. Je leur parlais. Quelques-unes de leurs fleurettes

1. cité par Aicard- "L'Ame d'un Enfant", p.2.

2. "L'Ame d'un Enfant"- p.12.

si doucement teintées de rose, si subtilement odorantes tombaient sur ma petite tête aux longs cheveux noirs. C'était la réponse des arbres. Et un peu plus tard, à quinze ans, quand ils soufflèrent sur moi les premiers pensées de confus désir, je ne fus pas surpris, parceque déjà ils avaient appris la tendresse à ma petite âme solitaire."

Paul¹, aussi, est à peu près du même caractère: un enfant qui a besoin de sortir, de vivre auprès de la nature et qu'il faut élever par la douceur.

Chacun, après que son âme a été blessé de tous les côtés, commence à devenir endurci par la sévérité de la discipline. Paul dit:² "Et n'ayant pas pleuré, je me mettais à haïr" et dans "L'Âme d'un Enfant", Aicard suit plus graduellement la destruction de chaque idéal qu'un enfant peut avoir de la vie.

"L'Âme d'un Enfant" commence par une étude des sentiments d'un enfant. L'auteur croit que l'enfant tire ses idées des influences au dehors de lui et il lui faut quelque grande personne pour le garder contre la tristesse,- comme il l'a expliqué,³ il lui faut des rideaux blancs autour de son lit pour lui ôter ses peurs enfantines. Martel éprouva d'abord cette protection de l'amour et de la tendresse de sa mère qui la lui témoigna en mettant sur son lit des perven-

¹. Paul - "L'Inquiète Adolescence".
². "L'Inquiète Adolescence" - p.12.
³. "L'Âme d'un Enfant" - p.8.

hes. Plus tôt il commença à recevoir des impressions de la vie. Sa première impression de la tristesse, ce furent les étrennes de pauvres que lui et sa mère ont reçues. Après la mort de sa mère il apprit trop jeune les douleurs de ce monde. Comme il a dit:¹ "Il semble aux enfants que toute grande personne leur doive protection", et on l'a laissé seul. Etant encore enfant, il a connu la haine quand un parent brutal l'a battu, sans cause, son petit chien et quand sa belle-mère lui a donné un soufflet qu'il ne méritait pas, et il ajouta à cette haine "une douleur d'homme avec, en plus, le sentiment de son impuissance,"² et il perdit le reste de sa confiance dans les grandes personnes quand un professeur l'a battu en le traînant par la classe pour avoir chanté faux. Il dit de cet incident:³ "Quand ce misérable fou me lâcha, je demeurai sans force, anéanti, brisé, sur les ruines de mes rêves d'enfant- rêves de douce protection, de bonté câline, de tendre amour rassurant." Il apprit qu'on peut mentir dans le monde ce jour où sa belle-mère n'a pas voulu le croire malade quand il ne pouvait se lever pour aller à l'école.

"On pouvait donc mentir à ce point? dit-il³- faire semblant d'être malade? Et il arrivait aux grandes personnes d'être à ce point injustes par erreur ou par méchanceté!

1. "L'Ame d'un Enfant" - p.39.
2. "L'Ame d'un Enfant" - p.37.
3. "L'Ame d'un Enfant" - p.41.
4. "L'Ame d'un Enfant" - p.47.

Mille idées confuses se heurtaient en moi... Une terreur me vint: si j'allais garder toute la vie mes deux genoux pliés et douloureux, et toute la vie, être accusé de faire semblant d'avoir mal!...

Et il supplie: "Oh mères, vivantes ou mortes, Dieu garde vos petits enfants de souffrir par vous, ou loin de vous, ce supplice de deviner toute la malice humaine, parce qu'on les accusera de la porter déjà toute dans leurs pauvres cœurs innocents!"

Quand il entra au lycée, la discipline lui arracha l'indépendance; il devint plus craintif et plus humble. De ce trait d'humilité Aicard dit: "Elle est sur tous ceux sans exception qui furent élevés par l'internat, dans notre pays libre de France."

A l'école, les punitions non méritées des maîtres lui enseignèrent l'injustice. Et enfin, le petit Paul apprit ce que c'est que la mort sans personne pour le reconforter quand un petit camarade mourut soudainement. Il ne pouvait pas sortir pour chercher une consolation auprès de la nature et les conseils imprudents des prêtres lui ôtaient la confiance dans la religion. On le parla de l'hostie sanglante du Juif, ce qui l'a rempli de terreur et il devenait nécessaire par conséquent de lui dire que ce n'est ~~pas~~ qu'un conte. De ses

1. "L'Âme d'un Enfant" - p.165.

loutes qui suivirent cette relation il dit:¹

"On venait de m'arracher à la superstition, oui, mais, après cela, que croire? où commençait la vérité? où finissait-elle dans leurs paroles? Je fermai douloureusement les yeux le ma conscience, afin de ne pas m'examiner, afin de pouvoir croire encore..."

Enfin tout soutien était brisé pour lui et il n'avait rien à attendre de la vie quand il visita son grand-père; et c'est la noblesse et la simplicité de cette âme qui l'a sauvé, qui lui a donné de la confiance dans la vie, et du courage. Dès ses premières paroles, son grand-père, quand il arriva, lui dit:²

"Profitez de la lumière" en lui conseillant de rester dehors ce soir, parceque le temps de la lumière est si court. Ses paroles le mirent encore en rapport avec la nature et il éprouva un sentiment de calme.

Le lendemain son grand-père lui déclara:³ "Il faut défendre le droit," ce qui lui causa de la surprise, et le grand-père expliqua⁴ "Que deviendraient des enfants comme toi si les hommes, c'est-à-dire les forts, ne les défendaient pas, ne s'occupaient d'eux?" C'est son ancienne foi de l'enfant que son grand-père lui a redonnée. Et le résultat fut que

1. "L'Âme d'un Enfant" - p.221.
2. "L'Âme d'un Enfant" - p.174.
3. "L'Âme d'un Enfant" - p.176.
4. "L'Âme d'un Enfant" - p.176.

L'amour l'a complètement remis:

"Enfin je me sentais aimé par quelqu'un, par les êtres, et par les choses. Je cessais d'être une petite machine à récitation; je devenais un enfant, un vrai, un fils des hommes."¹

Le roman de Chardourne "L'Inquiète Adolescence" traite comme le titre l'indique la période de l'adolescence dans la vie d'un garçon et montre comment le système rigoureux qu'Aicard a décrit peut faire du mal à ces nouveaux sentiments qui viennent de naître. C'est un enfant un peu plus âgé au commencement de l'histoire, que le petit Martel, mais la vie de l'interna a supprimé les mêmes caractéristiques chez lui. Comme l'autre il veut vivre auprès de la nature, et il est, en effet, plus naturel qu'un petit animal lui-même. Il aime à jouir par les sens, la vue, l'odorat- les odeurs de la ferme, des fleurs, jusqu'aux odeurs dégoûtantes, car tout comme un garçon de son âge, il n'est pas encore arrivé à être raffiné dans ses sensibilités comme il le sera bientôt.

Il est prêt à vivre, il sent les désirs d'agir et d'aimer. Il s'intéresse beaucoup aux femmes. Mais il étouffe dans l'école; il ne peut pas comprendre ces sentiments ni même en parler. Il n'a pas l'influence de sa famille, de ses parents et de sa soeur pour l'accoutumer à agir dans le monde. Il a seulement la contrainte et la fausseté de la vie au

1. "L'Ame d'un Enfant"- p.174.

collège où il n'y a que des garçons avec qui se lier et où les professeurs ne lui parlent pas ni ne lui permettent pas de parler des choses qu'il veut demander.

Mais il n'ignore pas le monde et ce système l'empêche de le regarder d'une manière naturelle, et comme il avait les sentiments forts, cette façon d'envisager la vie colora tout toute son imagination véhémence. Il se dit après avoir rencontré Nourmahal qu'il va l'entourer de ses ardeurs naissantes: "Elle ne verrait pas que, sous le vernis du collège, je cachais un esprit mûr pour la beauté et un cœur passionnément avide d'aimer. Elle ne devinait pas que je savais par cœur le "Lac" de Lamartine, et "les Nuits" de Musset, et que j'avais lu Manon Lescaut".¹

Ce sont les fautes de ce système d'éducation que l'auteur blame, et qu'il cherche à exposer devant le monde. Ajouté à cette atmosphère fausse et malsaine qui exagère et détourne les envies du jeune homme, il y avait l'enseignement de la religion d'une manière mal avisée. Les prêtres du collège essayaient de profiter de ce tempérament nerveux pour tourner les pensées des élèves vers la religion, ce qui a simplement augmenté leurs douleurs.

Voici comment Paul décrit cette méthode d'enseigner la religion:²

1. "L'Inquiète Adolescence" - p.31.
2. "L'Inquiète Adolescence" - p.39.

"Lorsque je me souviens de ces heures et de ces visages, je songe aux plantes que les jardiniers forcent dans les serres, à des lis trop blancs, à des fleurs malades, à ces tissus 'clatants et fragiles qu'un coup de soleil trop vif ou qu'une brise trop âpre fripera!"

Comme l'enfant dans le livre d'Aicard, Paul a été sauvé de la tragédie où cette vie le portait et par une influence en dehors de la routine du collège. C'était Lortal, à qui l'auteur dédie son livre en reconnaissance. Ce garçon nonchalant lui a enseigné l'indépendance et lui a servi de confident sans lui faire le mal qui pouvait suivre une amitié trop démonstrative.

Paul lui a ouvert son âme dans des mots comme les suivants:¹

"Moi, je cherche... je cherche..."

- Quoi donc?

- Quelque chose à aimer, à aimer d'une façon terrible... ne faire plus qu'un avec cette chose... tout oublier pour elle... s'oublier soi-même."

Lortal outre qu'il est son confident,² lui a montré un peu la vie qu'il allait mener et a détourné ses pensées du régime de l'internat en le délivrant d'une partie des résultats de cette oppression, de sorte qu'il dit:²

1. "L'Âme d'un Enfant" - p.52.

2. "L'Âme d'un Enfant" - p.71.

"Toutes les contraintes que j'avais acceptées jusqu'ici, toutes les vertus d'obéissance et d'humilité que l'on nous prêchait sans répit, me devenaient de plus en plus odieuses."

"Moi qui m'étais jadis si doucement plié à ce petit monde, souffrant, il est vrai, de ma solitude, mais appliqué à mes besoins, engourdi par le rythme régulier des jours, depuis que Lortal était là, l'appareil coutumier de l'existence m'écoeurait."

Aicard et Chardourne avaient tous les deux l'intention de faire un exposé des conditions dans les écoles publiques et de leur influence nuisible. Leur thèse est que la rigueur et l'oppression de l'internat dans ces écoles ôtent aux élèves une certaine indépendance et que cette faiblesse se fait voir dans l'humilité du caractère des bourgeois de France. Ce train de vie, aussi, les sépare de toute affection et de tout témoignage de l'amour et en conséquence cette existence contre nature leur fait regarder la vie de travers et exagère une imagination morbide.

Les deux livres sont des autobiographies ce qui donne de la réalité aux personnages des petits garçons, mais Chardourne parce que son livre a paru beaucoup plus tard consacre plus de temps à l'analyse du caractère et se borne à présenter très finement l'adolescence plutôt que toute la

1. "L'Âme d'un Enfant" - p.72.

vie de l'enfant. Aicard parle de ses douleurs causées par les différents événements et de l'influence de ces événements sur son âme; mais Chardourne, d'après l'intérêt philosophique du temps, traite des instincts naissants d'une manière très exacte.

Le seul livre qui veuille exposer les conditions parmi les jeunes filles dans une école, c'est "Marie-claire", écrit par une petite couturière, Marguerite Andoux, qui, se sentant devenir aveugle, essaya la carrière des lettres. Elle n'était plus très jeune et la tristesse de sa vie donne du pathétique à son livre qui est en principe une autobiographie. Elle avait un autre but en écrivant ce roman outre celui de dépeindre sa vie, c'était de condamner le système des écoles catholiques.

Le roman est écrit dans un style très simple et limpide et on y sent une douce mais rongante tristesse. Il dépeint véritablement l'âme de ces jeunes filles dans une école dès leurs première enfance. Marguerite Andoux était un disciple de Charles-Louis Philippe et elle prend de lui, aussi, une certaine fatalité et un dur réalisme en décrivant les pauvres, ce qui est augmenté, naturellement, parce que sa propre vie était celle d'une pauvre orpheline.

A cause de ce milieu où se passe ce roman parmi les pauvres, "Marie-Claire" n'est pas comme les autres de cette classe de roman qui traite des jeunes filles. Il ressemble

Plus aux livres de Frapié dont nous allons parler.

CHAPITRE XI.

Frapé et les Pauvres.

Le roman qui traite le mieux du caractère et de la vie d'un enfant, et sans préjugé, ni de ses conditions ni d'une étude psychologique, ce fut "Jean-Christophe."¹ Comme le dit Mme. Duclaux², il aurait pu être un héros français s'il n'était pas allemand. Il tire ce caractère, à la fois d'Allemand et de Français, du fait qu'il représente l'enfant universel dont les caractéristiques essentielles sont les mêmes dans chaque pays. L'auteur avait raison quand il dédia son livre "Aux âmes libres de toutes les nations, qui souffrent, qui luttent et qui vaincront."

La tendance de beaucoup de romans avant "Jean-Christophe" et de presque tous les romans après ce livre, fut de traiter un problème ou une condition sociale de la vie ~~au~~

1. "Jean-Christophe"- Romain Rolland- Paris, Librairie Paul, Ollendorff (10 volumes, 18 cm.) tomes I. II. III., 1905. 5e. édition.

2. Mme. Duclaux- "Twentieth Century French Writers"- New York, Scribner & Son, 1920, p.45.

~~des~~ des enfants et l'état où Léon Frapié s'intéresse était la vie des pauvres dont il veut faire un exposé sociologique. Jean-Christophe, lui-même, fut un humble et Jacques Vingtras habitait parmi les personnes dans un milieu ni très riche ni très raffiné. Mais il n'était pas question de leur pauvreté, elle-même, dans ces livres. Chez Frapié, nous entrons absolument dans la vie des très pauvres et nous trouvons une tendresse, une sympathie et une connaissance du milieu de la part de l'auteur. Il a écrit "L'Ecolière et autres contes"¹, les "Contes de la Maternelle"² et "Nouveaux Contes de la Maternelle"³ dont les deux derniers ont pour sujet l'école de la Maternelle du quartier des Plâtriers qui donne une unité aux contes et l'air d'un roman.

Frapié ne masque aucun fait de cette vie et les décrit avec une réalité affreuse, de sorte que les conditions terribles de la pauvreté nous frappent comme elles ont touché Mlle. Raphaële de Voilaine, la nouvelle institutrice, quand elle donna comme sujet de composition en rédaction:⁴ "Dites quel a été le plus beau jour de votre vie" et découvrit "la détresse humaine". Une enfant raconta le jour où elle s'était cassé la jambe en glissant dans la neige, car on l'avait conduite à l'hôpital. Quel paradis! un vrai lit, avec des draps,

1. Léon Frapié- "L'Ecolière et autres contes"- Paris, Nelson, 16 cm., 1905.

2. Léon Frapié- "Les Contes de la Maternelle"- Paris, Calmann-Lévy, 19 cm., 1915.

3. Léon Frapié- "Nouveaux Contes"- Paris, Ernest Flammarion, 19 cm., 1919.

4. "Les Contes de la Maternelle"- p.103.

avec un oreiller, avec une couverture, si bien que l'on n'était pas réveillé la nuit par le froid! Elle se souvenait jamais de ce prodige incroyable: tout le temps qu'elle était restée là-bas elle n'avait été battue par personne! même - tant pis si cela paraissait impossible- même quand elle demandait à manger!

"Plusieurs autres compositions décrivaient aussi des bienheureux jours de maladie. Il y avait une journée d'enterrement où toute une famille attendrie par l'ivresse errait joyeusement le long des fortifications."¹

Quelques autres sujets furent:² " les défaites de voisins ennemis culbutés dans l'escalier, les mécomptes de la police, les accidents qui délivrent d'une naissance redoutée"; et le devoir qu'il eût fallu classer le premier commença ainsi:³ "Le plus beau jour de ma vie a été quand on a mis papa en prison, car vraiment c'était pour son bien."

Frapié peint pour les petits incidents, les pathétiques, comme celui du garçon de cinq ans qui a désiré se passer de diner pour acheter une orange qu'il voulait apporter à sa maman à l'hôpital; les tragiques - Marie Coeuret qui s'est tuée parcequ'elle sentait qu'elle était devenue un embarras pour Rose, et le petit poète que ses parents

1. "Les Contes de la Maternelle" - p.106.
 2. "Les Contes de la Maternelle" - p.106.
 3. "Les Contes de la Maternelle" - p.106.

ont laissé arrêter pour vagabondage et ont refusé de réclamer. Il peint aussi les qualités aimables de ce monde.

Ses enfants sont toujours les enfants très pauvres, très maigres et très pâles, vieillis par la souffrance et par une connaissance prématurée de la vie. Voici le portrait de la malheureuse Marie Coeuret:¹

"C'est une gamine de six ans, aux yeux extrêmement brillants et à la figure pâle névrosée. Brune, les cheveux à la chien sur le front, un ruban grenat au cou, elle offre exactement l'aspect en petit, d'une créature des boulevards extérieurs."

et de Georges Méliès:²

"C'est un blondin de cinq ans et demi, pâlot et déguenille; sa figure triste et timide exprime une sorte d'entêtement doux; il fait penser à un malade qui ne veut pas mourir."

Tous les enfants de la Maternelle que Frapié décrit ont ces mêmes caractéristiques de quelque chose de saisissant et d'indéfinissable. Ils sont muets et déplorables et leur misère attendrit le cœur."

1. "Les Contes de la Maternelle" - p.3.
2. "Les Contes de la Maternelle" - P.78.

CHAPITRE XII.

L'Intérêt du Livre Moderne au point
de vue de la Psychologie..

Les livres modernes ont pris pour sujet les questions de la famille, des incompatibilités entre les parents, la question du divorce, ou des enfants malcompris. L'Intérêt pour ce sujet montre d'abord un désir d'analyser, c'est-à-dire, un penchant vers la psychologie. Paul Bourget a été un des premiers à suivre ce plan dont la méthode a été décrite par M. Lardeur ainsi: "L'Auteur du " Disciple" s'est proposé, dès le début, une double tâche: analyser l'âme humaine, tirer de cette analyse des conclusions morales." La direction de ce courant psychologique vers le sujet des enfants dans la littérature a été de refondre ce genre du roman dans des livres d'une analyse très minutieuse des enfants sous quelques-unes de ces conditions familiales.

Deux romans qui montrent une partie de cette tendance,

1. M. Lardeur- "La Vérité Psychologique et Morale dans les romans de M. Paul Bourget"- Paris, Fontemoing et Cie., 19 cm., (1912- Ve.)édition) -p.5.

C'est-à-dire, qui ont pour sujet un enfant qui regarde et parle des conditions malheureuses dans sa famille, mais qui ne traitent d'aucune influence sur l'enfant de ces douleurs, sont "La Becquée" et " L'Enfant à la Balustrade" de René Boylesve.¹ Le petit Riquet raconte l'histoire d'une période dans la vie de sa famille après que son père s'était fait un ennemi de l'homme le plus puissant de la ville en achetant la maison de la vieille Madame Colivaut. Comme conséquence le monde qui fréquentait les Plancoulaine suivit leur exemple et ignora les Naudaud qui se sont trouvés presque seuls n'ayant plus que l'amitié du Docteur Troufleur. L'enfant décrit l'état de cette famille isolée jusqu'à ce qu'elle fût reçue de nouveau par ses anciens amis.

L'auteur n'essaye pas du tout de faire voir les pensées de l'enfant et il n'y a pas de point de vue enfantin. Riquet nous dit tout et remarque des choses, comme l'expression de son père et de ses voisins et les causes qui font agir les ennemis de la famille, qui auraient échappé aux yeux d'un enfant. Le sujet de ce livre n'est pas en conséquence l'enfance.

Les autres livres de ce genre psychologique ont les tendances dont j'ai parlé, d'analyser l'âme enfantine sous

1. René Boylesve- "La Becquée"- Paris, Calmann-Lévy, 19 cm., 1901. - " L'Enfant à la Balustrade"- Paris, Calmann-Lévy, 19 cm., 1903. (édition de 1913- VIe.)

les conditions adverses, et les livres qui marquent l'apogée de cette étude sont "L'Enfant Inquiet"¹, et "L'Enfant qui prit Peur"² dont un précurseur de quelques vingt ans fut "Poil de Carotte",³ Ces livres représentent l'étude la plus soigneuse et la plus complète de l'enfant et ^{chez les auteurs} montrent la tendance dans cette littérature à devenir de plus en plus minutieuse et exacte avec un intérêt psychologique toujours plus profond et plus raisonné.

Les romans sur le sujet de l'enfant se sont développés de l'époque où il n'y avait pas de l'intérêt pour eux, à travers les décades de la dernière partie du XIXe siècle où on montrait le goût pour les autobiographies et pour les incidents externes de sa vie, et à travers les problèmes qui ont troublé le monde; la sociologie, l'éducation, jusqu'au problème social présent du mariage et l'importance de l'enfant.

"Poil de Carotte" ressemble un peu aux contes de Léon Frapié. L'auteur a le même amour pour les très pauvres et leur témoigne une sympathie aussi vive. Mais il ne décrit pas tout un quartier, ni le train de vie d'une certaine classe. Son sujet est l'étude psychologique d'un petit garç

1. "L'Enfant Inquiet" - André Obey - Paris, Librairie des Lettres, 18 cm., 1920.
2. "L'Enfant qui prit Peur" - Gilbert de Voisins - Paris, G. Crès et Cie. (Ve édition) 19 cm., 1912.
3. "Poil de Carotte" - Jules Renard - Paris, Ernest Flammarion, 18 cm., 1894.

on très sensible parmi une famille grossière qui ne comprend pas du tout son esprit. Jules Renard peint la vie de cette famille avec le réalisme de Frapié en parlant des familles demeurant près de la Maternelle. Il veut que le lecteur voie toutes les influences révoltantes qui agissaient sur l'âme de Poil de Carotte pour arriver à la fin à le changer complètement.

Madame Lepic, la mère de cette famille était une femme dure et sévère, et ses deux aînés, Félix et Ernestine, sont rudes et désobéissants, allant leur train sans faire attention à leur mère, sauf quand il était question de s'occuper de la gêne de Poil de Carotte. Tous les membres de la famille lui donnaient à faire le travail dont ils ne voulaient pas eux-mêmes.

Le premier chapitre peint en tous ses détails la condition de Poil de Carotte dans cette famille. Mme. Lepic, se souvient qu'on n'a pas fermé les poules:

"Félix, si tu allais les fermer?" dit Mme. Lepic à l'aîné de ses trois enfants.

"Je ne suis pas ici pour m'occuper des poules, dit Félix, garçon pâle, indolent et poltron."

"Et toi, Ernestine?"

"OH! moi, maman, j'aurais trop peur!"

"Poil de Carotte" - p. 1.

Tous les deux montrent qu'ils n'ont pas l'intention d'aller le faire et la mère se souvient de son plus jeune fils et lui ordonne de le faire, mais pas de la même manière qu'elle vient d'employer avec les autres.

"Dieu, que je suis bête," dit Madame Lepic. "Je n'y pensais plus. Poil de Carotte, va fermer les poules!"

"Mais, maman, j'ai peur aussi; moi."

"Comment? répond madame Lepic, un grand gars comme toi! c'est pour rire. Dépêchez-vous, s'il te plaît!"

"On le connaît; il est hardi comme un bouc, dit sa soeur Ernestine."

"Il ne craint rien de personne, dit Félix, son grand frère."

Sa mère lui promet un gifle et il fallait qu'il le fît. Il voulait être éclairé, ce que sa soeur commença à faire et l'attendait au bout du corridor.

"Mais elle s'enfuit tout de suite, terrifiée, parce qu'un fort coup de vent fait vaciller la lumière et l'éteint."

Poil de Carotte se met à trembler parmi les ténèbres épaisses et parmi les rafales qui l'enveloppent pour l'emporter. "Des renards, des loups même, ne lui soufflent-ils pas dans les doigts, dur la joue? Le mieux est de se précipiter, au juger, vers les poules, la tête en avant, afin de trouver l'ombre. Tâtonnant, il saisit le crochet de la porte. Au

ruit de ses pas, les poules effarées, s'agitent en gloussant sur leur perchoir. Poil de Carotte leur crie:

"Taisez-vous donc, c'est moi! ferme la porte et sauve, les jambes, les bras comme ailés."

Voici le portrait au commencement du livre de Poil et Carotte absolument plein de terreur, mais forcé de faire ce que les autres ne veulent pas faire. Quand il retourne dans la maison cherchant une trace d'inquiétude sur le visage de ses parents, madame Lepic lui dit de sa voix naturelle:

"Poil de Carotte, tu iras les fermer tous les soirs."

Quand M. Lepic était revenu de la chassa, chacun avait sa fonction, et celle de Poil de Carotte, en dépit de quelques plaintes de sa part, c'était toujours de torde le cou aux blessés pour les tuer. D'abord il essaie de les tuer deux à la fois derrière son dos, pour aller plus vite. Madame Lepic l'exhorte:

"Ne fais donc pas ta sensitive; en dedans, tu savoures ça joie."

Les perdrix ne veulent pas mourir. "Il les met entre ses deux genoux, pour les contenir, et, tantôt rouge, tantôt blanc, en sueur, la tête haute afin de ne rien voir, il serre très fort."

Elles s'obstinent, et, enfin, "pris de rage d'en finir, il les saisit par les pattes et leur cogne la tête

. "Poil de Carotte"- p.7.

ur le bout de son soulier" de sorte que sa famille le traite e "bourreau" et son père est écoeuré.

Chaque fois il y avait la même manière d'agir. Sa famille le pousse à faire une chose révoltante pour lui, beaucoup plus sensible qu'eux, et pour la faire il lui faut un grand effort pour agir qu'il va à la fin se tirer d'embarras par des méthodes qui choquent ses parents.

Les membres de sa famille et particulièrement sa mère blessent chacune de ses sensibilités, l'une après l'autre, et en arrivant à les détruire.

Le chien des Lepic avait pris l'habitude d'aboyer et de serrer les dents chaque soir que la famille était assise ensemble. Enfin Poil de Carotte se rappelant d'autres soirs et les poules fit semblant d'aller un soir voir ce qu'il y avait, mais il resta derrière la porte pendant quelques minutes pour revenir annoncer: "C'est le chien qui rêvait." Voici comment il apprit à mentir.

Enfin sa famille endurcit tous ses sens, physiquement contre les souffrances et contre des conditions personnelles très malpropres, et un jour parcequ'elle ne voulait pas partager un melon avec lui, il en arriva à la fin à râler les tranches au milieu des lapins; et moralement elle lui enseigna par ses actions un manque de considération pour

es autres et un manque de vérité, s'il faut un mensonge pour se tirer d'affaire.

Jules Renard a suivi exactement le cours de ce changement dans l'esprit de l'enfant et il nous le peint au moyen des petits incidents qu'il décrit. Par exemple; après que l'enfant, lui-même, a connu la souffrance physique quand la pioche lui a coupé le front et après qu'il s'est accoutumé à tout par la cruauté, il devint naturel pour lui de vouloir regarder le cours de la souffrance chez un animal plus faible que lui, et nous avons l'incident de la taupe où le garçon qui avait eu tant de mal à faire mourir les perdrix tue graduellement une taupe en la lançant en air afin qu'elle pût retomber sur une pierre. La dureté commence à s'accroître chez lui.

A force de s'abstenir de boire, Poil de Carotte apprend qu'avec "un entêtement régulier" on peut faire ce qu'on veut. Et il commence à s'accoutumer aux gênes physiques.¹

Il voit des cruautés de sa mère envers Honorine et envers l'aveugle, et sa mère lui apprend dans toutes les circonstances de la vie à devenir dur. Enfin comme il grandissait, la famille refusa d'écouter ses idées personnelles et il prit l'habitude de méditer seul de sorte que tout à coup il se révoltât contre sa mère et refusât d'obéir à elle.

1. "Poil de Carotte" - p.58.

'était la première fois de sa vie.

Le roman est une histoire du changement dans l'esprit d'un enfant dont tous les sentiments finissent par être blessés. C'est une étude psychologique très complète, qui met le livre quelques années en avance des autres romans sur l'enfant et il est bien probable que la grande influence que "Poil de Carotte" a eue sur la pensée publique en France a été une des inspirations des livres modernes qui traitent si soigneusement l'âme d'un enfant mal compris.

Un des romans modernes qui s'occupent des conditions malheureuses, "L'Enfant qui prit Peur" de Gilbert de Voisins suit le cours de la réaction dans l'âme de l'enfant contre la mésintelligence entre ses parents. La question est traitée avec cette attention des petits détails psychologiques des romans modernes et à cet égard ressemble à "Poil de Carotte". Chaque incident suit le cours du récit et contribue au résultat final. L'auteur manifeste de la sympathie pour l'enfant et il veut chercher ses motifs d'agir. Il exprime son intention ainsi:¹

"Je voudrais dire, ici, la vie d'un enfant. Je l'ai entendu rire et pleurer, j'ai vu ses jeux et ses courtes peines, rien que ses courtes peines; je croyais bien le connaître, mais de ce qu'il souffrit en secret, je ne sus me rendre

1. "L'Enfant qui prit Peur" - p.1.

ompte et de cela je garde le plus cuisant remords."

"Si j'écris ces lignes, c'est pour que l'on sache bien que cette histoire est vraie, d'un enfant qui souffrit, qui prit peur et courut au-devant de la mort parce que la vie l'épouvantait."

Cette fin triste est très bien préparée dans le roman. Dès le premier chapitre, les rapports entre son père et sa mère nous sont présentés dans une scène où l'enfant est éveillé de ses rêves par le bruit de ses parents qui se querellent:

"Il ouvrit ses yeux encore tout ravis par le songe et vit, au-dessus de son lit, deux visages qu'il connaissait bien, aux sourcils froncés, aux lèvres frémissantes des paroles qu'ils n'avaient pu retenir, deux visages qui se regardaient cruellement; le visage de l'homme fit une ^{moue} de mépris; une colère froide contracta le visage de la femme. Alors l'enfant sentit, tout à coup, de gros sanglots qui montaient dans sa poitrine, qui montaient vers sa bouche et, saisissant son drap, de ses deux petites mains convulsées, Jacquot plein d'une atroce épouvante, se mit à pleurer."

Les parents sont chacun peu scrupuleux en matière de fidélité conjugale et les querelles qui ont lieu devant lui et les bribes de conversation qu'il entend parmi les domes-

1. "L'Enfant qui prit Peur" - p.8.

ques qu'il ne peut comprendre l'inquiètent.

C'était un enfant de onze ans, "mince, les yeux noirs, les cheveux clairs, le teint hâlé"¹, mais il avait l'air d'être encore plus jeune, comme un bébé, comparé aux enfants dans la plupart des autres romans. Lui aussi, comme ceux de tous les livres modernes, était trop sensible et il ne pouvait point s'habituer aux petits différends entre son père et sa mère.

"Il écoutait, mais le sens des paroles l'occupait fort peu; le bruit, le bruit seul le troublait! il détestait le bruit.... Il commençait à avoir peur."²

Mais la seule remarque de ses parents fut:

"Cet enfant est ridicule: il pleure tout le temps!"

Il ne pouvait pas comprendre et il se demandait toujours qu'est-ce que c'est que l'amour et toutes ces choses dont tout le monde chuchote. Son précepteur fut la seule personne qui le comprît et il essayait toujours de lui expliquer ce qu'il voulait savoir, parceque c'était un enfant qui aurait pu se rendre malade à force de se poser des questions. Sous l'enseignement patient de son précepteur, il apprenait beaucoup, même à sauter au-dessus d'un banc quand il en avait peur. Mais l'enfant avait appris de tout le monde et des conversations entendues par hasard que l'amour

1. "L'Enfant qui prit Peur"- p.14.

2. "L'Enfant qui prit Peur"- p.16.

tait quelque chose de méchant, à quoi son père, sa mère et les voisins avaient part et qui fut à la fin la cause du suicide de son ami soldat, Leduc. Il n'avait confiance qu'en son précepteur; et un jour à table son père dit que M. Salvert était amoureux aussi. L'enfant sentit son seul soutien s'érouler, il sortit, il voulut mourir. Il se souvint des faraises au bout du jardin où on ne lui avait pas permis d'aller parcequ'il pourrait s'y tuer. Enfin il y arriva et en rappelant la leçon de M. Salvert, il ramassa toutes ses forces et sauta dans l'abîme.

Voici le point auquel le roman de l'enfant est arrivé. On ne regarde plus l'enfant comme un être qui ne peut voir que de petites douleurs qui le font boudier un peu. On l'a étudié et on a décidé que ses chagrins peuvent être, aussi, très grands et très importants jusqu'au point où "ayant connu trop tôt la douleur humaine", il pourrait attenter à ses jours. L'importance de l'enfant s'est accrue dès le temps où il n'était qu'un petit être qu'on regardait sans beaucoup ^{le} considérer, jusqu'au temps où on analyse sa moindre action. La trame de ces romans aussi est devenue de plus en plus compliquée. Il y a une grande distance entre les romans comme ceux des frères Margueritte qui ne traitent que de la vie des enfants insouciantes et ces études psychologiques et très compliquées.

. "L'Enfant qui prit Peur" - p.266.

CHAPITRE XIII.

Quelques Romans récents.

Après qu'on a remarqué que l'enfant peut avoir de grands chagrins qui sont capables de laisser des empreintes permanentes sur sa vie, peut-être est-il naturel que l'enfant dans les romans modernes semblent un peu plus mûr pour son âge.

Si la guerre n'avait pas interrompu ces romans ils auraient pu peut-être, devenir plus idéalisés en réaction contre tous ces romans réalistes qui venaient de parler de l'enfant sensible et triste. "Le Grand Meaulnes" d'Alain Fournier¹ publié quelques mois avant la guerre a pour personnages deux garçons, dont l'un ayant fait l'école buissonnière, arrive à un château isolé où on prépare une fête pour les noces du jeune maître. Le jeune homme y rencontre une jeune fille qu'il aime, mais il n'y a rien de réel dans ces scènes, Tout se passa comme un rêve et on pourrait croire

1. Alain Fournier- "Le Grand Meaulnes"- Paris, Emile-Paul Frères, 18 cm., 1913.

qu'on se trouve dans un pays féérique. Après, l'histoire rentre dans le vrai monde et la vie devient ordinaire. Il n'y a pas eu de livre comme celui de ce jeune auteur qui est tombé si jeune pendant les premiers mois de la guerre: nul roman français avant celui-ci n'a cette légère trace de fantaisie. Est-ce qu'on aurait pu voir un changement dans l'esprit des romans français s'il avait vécu? Il montrait l'imagination plus celtique que française.

Cependant, la tendance de ces romans continue à être pessimiste encore et psychologique, et nous avons les enfants de la guerre qui ont souffert et qui ont perdu des parents. La petite fille dans "Simon"¹ est de ce type. Elle a l'air d'une petite mère pour les autres enfants et est plus âgée qu'eux parcequ'elle a connu la tristesse. Voici comment on la décrit:²

"Une petite fille en deuil vient de pénétrer sur la terrasse. Elle ne rit point; elle ne rêve point, celle-là! Aucune curiosité ne la tourmente! A peine si elle est plus âgée que mon fils et déjà elle affecte vis-à-vis de lui des manières protectrices, quasi maternelles. Une sorte de maturité précoce est répandue sur son visage. Ses gestes sont graves et prudents. Sa tristesse même est modérée. Elle

1. "Simon" - Marguerite d'Escola, Paris, Delalain, 17,5 cm., 1920.

2. "Simon" - p.4.

est sage. Elle moralise. Elle parle raison. On croirait qu'elle sort - toute vivante - d'une comédie de Berquin. Sa rudence et son sang-froid contrastent avec la spontanéité de mon fils. Elle domine de toute sa sagesse, de tout son bagrin, de toute la dignité que lui confère son deuil encore si récent; et cette dignité, elle la revendique avec une fierté puérile et touchante: Moi, l'entendais-je dire l'autre jour, moi, vois-tu mon petit, je ne puis plus sourire et jouer comme toi; je suis une orpheline de la guerre."

Voici ses explications d'une angoisse:¹

"Une angoisse, dit-elle, c'est quand on a du chagrin."

"L'angoisse c'est quand il n'y a plus de lumière du tout, qu'on est tout seul dans la chambre et qu'on a peur qu'il arrive des choses."

"Une angoisse, dit-elle enfin, c'est quand on attend."

Peut-être cette tendance de mettre en scène des enfants de la tristesse a rendu trop mûrs a-t-elle été un peu la cause de "L'Enfant Inquiet" d'André Obey². Car dans ce roman le petit Arnaud comprend bien la tristesse de sa mère devenue veuve quand il était en bas âge. C'est un enfant très précoce, lui, à quinze ans, voulait sérieusement se fiancer à Henriette qui en avait quatorze. Et néanmoins, pour cette petite âme sensible, ce désir semblait tout naturel.

¹. "Simon" - p.9.

². André Obey - "L'Enfant Inquiet" - Paris, Librairie des Lettres, 18 cm., 1920.

Il est remarquable de noter que ce roman, aussi, fait voir un intérêt pour le monde de la fantaisie, pour les choses qui semblent être des rêves. Est-ce que l'esprit français arrive à ce point de comprendre un peu les fées de sir James Barrie? Le petit Arnaud était un enfant très rêveur qui sentait de la sympathie pour la nature. "Il était resté des jours entiers comme la pierre, l'étang ou la touffe d'herbe, morte et vibrant sous le choc des saisons, et, peu à peu, il avait entendu, aux coeurs des solitudes, surpris d'abord, puis, anxieux, le murmure de son âme parmi l'ample et sourd grondement de la vie des choses."¹

Voici comment il rencontra une fois l'Hiver lui-même dans les champs:²

"L'Hiver! Il le vit une fois, en plein octobre. Il était endormi ce soir-là contre le mur de la chapelle. Il faisait bon. Une brise de velours berçait les platanes. Le froid l'éveilla. Miracle! Pendant son sommeil, la douce campagne s'était hérissé. Le vent râlait. Entre les nuages allopants la lune fuyait, folle de peur. Arnaud se leva, tranquille, sous une averse de feuilles mortes. Mais il ne fit qu'un pas. Quelqu'un était là, dans la plaine, quelqu'un immense, blanc et noir: l'hiver, et qui parlait. Herbe bruissante, ranche geignardes, étang luisant derrière les saules, tout ce

. "L'Enfant Inquiet" - p.27.
 . "L'Enfant Inquiet" - p.26.

ui chantait au crépuscule, la mort tranquille du jour sonnait maintenant la rude fanfare du froid... Le lendemain, Arnaud dit au fermier qu'il avait rencontré l'hiver dans les champs et que le gel serait précoce cette année. Et le fermier se mit à rire. Mais à la Toussaint on alla visiter les morts sous la neige et quand maman rappela Arnaud à la ville le fermier le regarda longuement en lui disant adieu."

Pour Arnaud toute la nature avait de la vie. Il parlait au vent, il parlait à une feuille morte; quand il faisait triste, il voulait sangloter; quand il faisait beau, il se trouvait heureux. Petite âme sensible il fréquentait quelquefois le monde de rêves, et pour lui ce monde était toujours trop rude.

Le style du roman marque une réaction, c'est le style du drame. Les actions et les descriptions sont quelquefois écrites comme des indications dans une pièce.

Et le sujet et le style de ce roman sont plus libres qu'autrefois, mais la psychologie est bien raisonnée et profonde, ce qui suggère deux courants pour les romans à venir: ou ils continueront à être très exacts et très psychologiques; ou l'étude des choses de l'esprit dirigeront les pensées vers les idées fantastiques et irréelles.

BIBLIOGRAPHIE.

- Aicard, Jean- "L'Ame d'un Enfant", Paris, Ernest Flammarion,
nouvelle édition, 18cm., 1898.
- Andoux, Marguerite, "Marie-Claire", Paris, Bibliothèque-
Charpentier, (trente-cinquième mille) 18 cm.,
(1911)
- Boylesve, René- "La Becquée", Paris, Calmann- Lévy, 19 cm.,
1901.
"L'Enfant à la Balustrade", Paris, Calmann-
Lévy, 19 cm., 1903. (édition de 1913- Vie)
- de la Brète, Jean- "Mon Oncle et mon Curé"- Paris, Nelson,
"Mlle. A. Charbonnel)
15,5 cm., 1889.
- Chadourne, Louis- "L'Inquiète Adolescence", Paris, Albin
Michel, 18cm., 1920.
- Chateaubriand, René- "René" (1802) "Atala" (1801) "Oeuvres
Complètes", tome 18, Paris, Pourrat Frères,
1886.
- Cherbuliez, Victor- "Miss Rovel"- Paris, Nelson, 15,5 cm.,
1875.
- Daudet, Alphonse- "Jack", Paris, E. Flammarion, 18 cm., (137e
édition) 1865.

- Daudet, Alphonse- "Le Petit Chose", Paris, Bibliothèque-Charpentier, 18 cm., 1868. (édition de 1913)
- Froment jeune et Risler aîné", Paris, Librairie E. Flammarion, 18 cm., 1874.
- "Rose et Ninette"- Bibliothèque-Charpentier, 18 cm., 1892.
- d'Escola, Marguerite- "Simon", Paris, Delalain, 17,5 cm., 1920.
- la Fayette, Mme, de - "La Princesse de Clèves", Paris, Librairie Ferreyrole, 18 cm., 1687 (édition de 1914)
- Fénelon- "De l'Education des Filles", "Oeuvres de Fénelon", tome II., Paris, Firmin Didot Frères, 1845.
(François de Salignac de la Mothe-)
- Flory, Angel- "L'Histoire de Janine", Paris, Renaissance du Livre, 18 cm., date (?)
- Fournier, Alain- "Le Grand Meaulnes"- Paris, Emile-Paul Frères, 18 cm., 1913.
- France, Anatole- "Le Livre de mon Ami"- Paris, Calmann-Lévy, 18 cm., 1885.
- "Pierre Nozière"- Paris, Calmann-Lévy, 18 cm., 1899.
- "Le Petit Pierre"- Paris, Calmann-Lévy, 18 cm., 1914.

- France, Anatole- "La Vie en Fleur", Paris, Calmann-Lévy,
18 cm., 1922. (130e édition)
- Frapié, Léon- "L'Ecolière et autres contes", Paris, Nelson,
15,5 cm., 1905.
"Les Contes de la Maternelle", Paris, Calmann-
Lévy, 19 cm., 1915.
"Nouveaux Contes de la Maternelle", Paris, E,
Flammarion, 19cm., 1919.
- d'Houville, Gérard- "Jeune Fille", Paris, Arthème Fayard et
(Mme. de Régnier)
Cie., 18 cm., 1875. (1916)
- Lamartine, Alphonse de- "Graziella", Paris, Hachette et Cie.,
18 cm., 1875. (1916)
- Lichtenberger, André- "Mon Petit Trott"- Paris, Plon-Nourrit
et Cie., 1898, 18 cm., (78e édition)
"La Petite Soeur de Trott", Paris, Plon-Nourrit
et Cie., 1898, 18 cm., (74e édition)
"Line", Paris, Plon-Nourrit et Cie., 1905.
(20e édition)
- Loti, Pierre- "Le Roman d'un Enfant", Paris, Calmann-Lévy,
(Julien Vaud)
18 cm., 1890.
"Prime Jeunesse", Paris, Calmann-Lévy, 18 cm.,
1920.
- Maintenon, Mme. de- "Lettres et Entretiens sur l'Education
des filles de Mme, de Maintenon et de la Prin-
cesse des Ursins", recueillis et publiés pour

la première fois par M. Th. Lavalier, Paris,
Bibliothèque-Charpentier, (2e édition, 1861)

Margueritte, Paul et Victor- "Poum (Aventures d'un petit gar-
çon)" Paris, Plon-Nourrit et Cie., 1897. 18 cm.,

"Zette (Histoire d'une petite fille)" Paris,
Plon-Nourrit et Cie., 18 cm., 1903.

Obey, André- "L'Enfant Inquiet", Paris, Librairie des Lettres,
18 cm., 1920.

Prévost, Marcel- "Vierges Fortes" (tome 1, Frédérique; tome 2,
Léa.) 18 cm., Paris, Alphonse Lemerre, 1900.

"Lettres à Françoise", Paris, Alphonse Lemerre,
18 cm., 1916.

Renard, Jules- "Poil de Carotte", Paris, Ernest Flammarion,
18 cm., 1894.

Rolland, Romain- "Jean-Christophe", Paris, Librairie Paul
Ollendorff (10 volumes, 18 cm.) tomes I, II, III,,
1905. 55e édition

Rousseau, Jean-Jacques- "La Nouvelle Héloïse" (1760) "Oeu-
vres Complètes de J-J. Rousseau", Paris, Hou-
ssiaux, nouvelle édition, 26 cm., tome 2, 1852.

"Emile" (1760) "Oeuvres Complètes de J-J.
Rousseau", Paris, Houssiaux, nouvelle édition,
tome 2, 26 cm., 1852.

"Les Confessions" (1782) "Oeuvres Complètes de
J-J. Rousseau", Paris, Houssiaux, nouvelle
édition, tome 1, 26 cm., 1852.

- Saint-Pierre, Bernardin de- "Paul et Virginie", (1788) nouvelle édition, Paris, Garnier Frères, 13 cm., 1909.
- Sévigné, Mme. de- "Lettres de Mme de Sévigné, de sa famille et de ses amis", recueillies et annotées par M. Monmerqué, nouvelle édition, Paris, L. Hachette et Cie., 1862, 26 cm.
- Vallès, Jules- "L'Enfant", Paris, Bibliothèque-Carpentier, 18 cm., 1885, (édition de 1921)
- Le Voisins, Gilbert- "L'Enfant qui prit Peur", Paris, G. Crès et Cie., 19 cm., 1912. (Ve édition)

OUVRAGES A CONSULTER ET ARTICLES DE REVUES.

- Bertaut, Jules- "La Jeune Fille dans la Littérature Française", Paris, Louis Michaud, 18 cm.
- Brunetière- "Mme, de Maintenon" dans "la Revue des Deux Mondes", 1887. I., p.687.
- Compayré, Gabriel- "Histoire de la Pédagogie", traduit en Anglais par W.H. Payne, "History of Pedagogie", Boston, Heath & Co., 1885.
- Daudet, Léon- "Alphonse Daudet", Paris, Bibliothèque-charpentier, 18 cm., 1898.

- Delzous, Louis- "La Famille Française", Paris, Armand Colin,
17 cm., 1913.
- Duclaux, Mme.- "Twentieth Century French Writers", New York,
Scribner & Son, 8 in., 1920.
- Lardeur, F.J.- "La Vérité psychologique et morale dans les
romans de M. Paul Bourget", Paris, Fontemoing
et Cie., 19 cm., (Ve édition 1912)
- Maury, Lucien- "Deux Enfances Célèbres: Anatole France et
Rierre Loti"-"La Revue Politique et Littéraire",
1919, p. 764.
- Noël, M. CARLOS m.- "Les Idées sociales dans le Théâtre de
A. Dumas fils, Paris, Albert Messein, 25 cm.,
1912.
- Saintsbury- "A History of the French Novel", vol. I, II,
London, McMillan & Co., (édition de 1917)
-

TABLE DES MATIÈRES.

	pages.
Introduction	1
Chapitre I- L'Enfant au XVIIe siècle	3
Chapitre II - L'Influence de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre	9
Chapitre III - Quelques Causes de l'Intérêt pour les Enfants au XIXe siècle	15
Chapitre IV - Hugo et Daudet- l'Intérêt pour les Conditions Sociales des Enfants	22
Chapitre V - Daudet et la Question des Ecoles	29
Chapitre VI - Anatole France et Pierre Loti	32
Chapitre VII - Lichtenberger et les frères Margueritte	46
Chapitre VIII - La Jeune Fille dans la Littérature du siècle	51
Chapitre IX - Un Nouvel Intérêt pour les Enfants ..	64
Chapitre X - Les Ecoles- Une Question Sociale	70
Chapitre XI - Frapié et les Pauvres	84
Chapitre XII - L'Intérêt du Livre Moderne au point de vue de la Psychologie	88
Chapitre XIII - Quelques Romans récents	100
Bibliographie	105
Table des Matières	111

Accepted May 1923

H. Colette